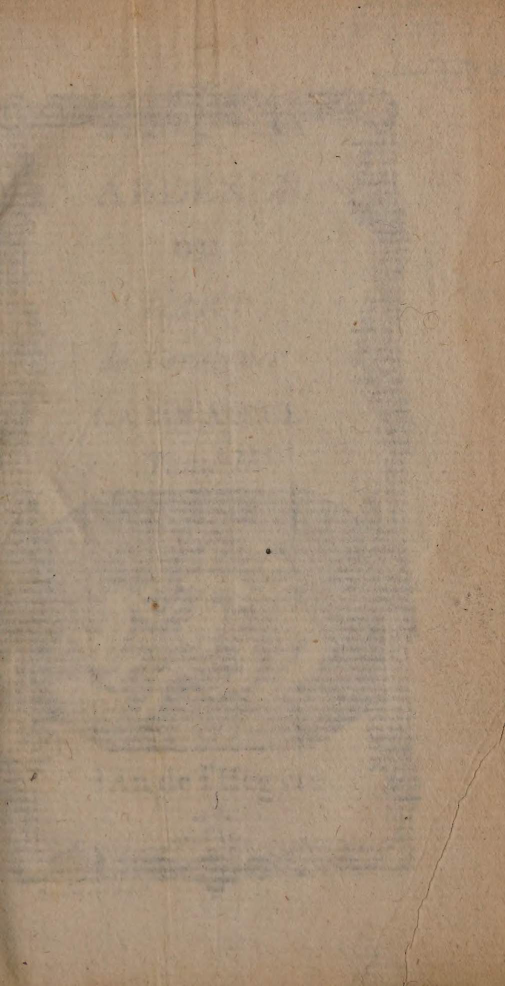
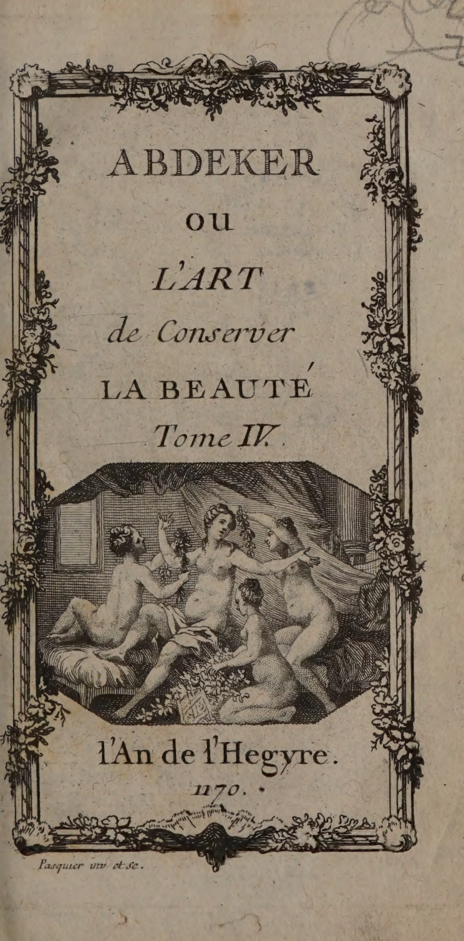






Le Camus




ABDEKER
OU
L'ART
de Conserver
LA BEAUTÉ
Tome IV.
l'An de l'Hegyre.
1170.
Pasquier inv. et sc.



# ABDEKER,

## OU

## L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

## *QUATRIEME PARTIE.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Conversation sérieuse. Origine de la haine des Vénitiens contre les Turcs, & d'un triste événement pour Abdeker & Fatmé.*

LES diverses conjectures qu'on avoit formé à la promenade pendant

que *Mocenigo* accompagnoit *Abdeker* & *Fatmé*, ne furent pas ſans ſuite, & furent bientôt confirmées par des événemens inattendus. Pendant pluſieurs jours on ne fut occupé que de ſe rappeller dans la mémoire les traits de perfidie de *Mahomet*, & de ſe retracer l'hiſtoire des affaires malheureuſes que les Vénitiens avoient eu à ſoutenir contre lui. Les faits étoient trop récens, pour qu'on n'en ſentît pas encore toute l'amertume.

Ces bruits furent aux oreilles de *Mocenigo*, qui frémit de rage, lorſqu'il s'apperçut qu'on le ſoupçonnoit de quelque noir complot. Par prudence, il ne fit pas éclater les tranſports de ſa fureur, & la contraignit au ſilence.

Il continua toujours à rendre des visites fréquentes à *Fatmé*, qui vit bien que son humeur étoit devenue plus sombre, & son esprit plus inquiet. Qu'avez-vous, lui dit-elle, un jour ? L'amour auroit-il percé votre cœur d'une fleche empoisonnée ? Votre imagination seroit-elle enveloppée dans un tourbillon d'affaires embarrassantes ? Votre ame, depuis quelques jours, ne me paroît pas tranquille. Agitée par des pensées contraires, vous ne répondez que par des mots ambigus, qui laissent entrevoir votre trouble. Parlez, *Mocenigo* ; faites-nous part de la situation de votre ame. Vous connoissez suffisamment l'intérêt que nous prenons à votre personne pour n'être

pas sûr de nos ſentimens, & pour ne pas croire que votre état nous alarme & nous afflige.

Je parlerai volontiers, reprit *Mocenigo*, de peur que mon ſilence ne vous inquiete plus que les choſes que je vais vous révéler. Je vous raconterai l'origine de la haine des Vénitiens contre les Turcs; je vous apprendrai les motifs pourquoi mes compatriotes ne vous ſouffrent ici qu'avec impatience : je ne vous tairai pas non plus comment mon cœur, brûlant des plus beaux feux, reçut la plaie la plus cruelle par les mains du tyran qui baigne encore aujourd'hui de ſang la Grece & le Boſphore de Thrace. Il en coûtera à mon ame de ſe rappeller des objets

ſi triſtes ; il en coûtera à la vôtre de les apprendre ; je connois votre ſenſibilité; mais vous commandez, il faut obéir.

Si triſtes que puiſſent être ces objets, dit *Fatmé*, ils ſont trop intéreſſans pour que je veuille tarder à les apprendre, & pour que vous héſitiez à me les rapporter. Parlez, *Mocenigo*, il n'eſt plus tems de ſe taire.

*Mahomet*, dit le neveu du Doge, avoit fait la conquête de Boſnie ; & au milieu des fêtes qu'il donnoit à Conſtantinople pour exprimer ſa joie, il fit partir le Viſir *Machmut* & *Omar Pacha* pour aller joindre *Daut-Pacha* dans le Péloponèſe ; & y attaquer les places Vénitiennes.

Jusqu'alors, les Vénitiens, spectateurs indifférens du naufrage de leurs voisins, & sourds au tonnerre qui grondoit sur leur tête, virent à leur tour l'orage fondre sur eux. Ils possédoient dans l'Ætolie la ville de Lépanthe, & dans le Péloponèse Argos, Napolie de Romanie, Modon, Corron, Navarrin & l'importante forteresse de Nomembasi, qui leur avoit été livrée par une intelligence secrette avec quelques habitans Italiens.

*Omar Pacha* avoit surpris & pillé la ville de Lépanthe ; mais *Aloysio Lauredano*, général des Vénitiens, s'en étoit vengé en saccageant Bositiza, place Ottomane du Péloponèse.

On fit ſur le champ une échange de priſonniers ; car le vain nom de paix ſubſiſtoit malgré ces hoſtilités, & dans ces ſortes d'entrepriſes, le Sultan étoit prêt à y applaudir, ou à les déſavouer ſelon le ſuccès. Mais enfin la ville d'Argos donna lieu à une guerre ouverte. *Joſué Pacha*, gouverneur de Corinthe, ſuborna un papa ou prêtre Grec qui chaſſa d'Argos le gouverneur Vénitien, & y fit entrer une garniſon Turque.

La nouvelle en ayant été apportée à Veniſe, donna lieu à une aſſemblée du conſeil des *Pregadi*, compoſée ordinairement de cent vingt ſénateurs élus pour régler les affaires de la paix ou

de la guerre (1). L'irréfolution y fut grande, & la plupart opinerent

(1) Le doge avoit coutume de consulter autrefois, sur les matieres les plus difficiles, les vieillards & les plus distingués de la république. Alors il les invitoit de se rendre chez lui, d'où vient le terme de *pregadi* de *pregare*, prier, comme le terme de *sénat* vient *de senex*, vieillard. Ils furent d'abord soixante; mais en 1435 on en ajouta soixante autres d'extraordinaires qu'on appella *dll' aggiunta*. On met au nombre de *pregadi* les procurateurs de Saint-Marc, les conseillers, la chambre des dix, les censeurs, les juges de la chambre militaire & autres magistrats, dont les uns ont voix délibérative, & les autres sont seulement présens, pour apprendre les affaires de l'état, connoître la maniere dont on doit s'y comporter.

à députer au Sultan, pour apprendre ſes intentions de ſa bouche avant que de ſe déterminer à l'un ou à l'autre parti. Alors *Vettor Capello*, un des plus célebres ſénateurs, prononça cette harangue, qui laiſſa des traces profondes dans l'ame de tous ceux qui ſont animés pour l'intérêt & la gloire de leur patrie.

« Après avoir reconnu, dit-il (1), » par de grands exemples que vos » ſages délibérations ont toujours » confondus nos ennemis, je viens » joindre mes avis aux vôtres, & » vous repréſenter le danger où » nous met votre irréſolution à

---

(1) Ce diſcours eſt rapporté par Chalcondyle.

» prendre les armes contre *Mahomet*,
» lorſque la néceſſité va vous y con-
» traindre. Qui peut douter que
» cette langueur ne ſoit favorable à
» l'impétuoſité naturelle de l'em-
» pereur d'Orient, & que les pro-
» poſitions de lui envoyer nos plain-
» tes par des ambaſſadeurs ne ſoient
» des amuſemens frivoles ? Pour-
» quoi vont-ils lui dire qu'il viole
» ſes ſermens ? il le ſait bien ; & s'il
» avoit déſavoué ce qui s'eſt paſſé
» à Argos, il vous l'auroit déja
» rendue. Il n'eſt donc pas queſtion
» de lui reprocher ſon manque de
» foi ; il faut l'en faire repentir, &
» croire que nos armes feront plus
» que nos remontrances. Eſt-ce
» d'aujourd'hui qu'il s'eſt mocqué

» de nos plaintes, & qu'il en a éludé
» la juſtice par des paroles ambi-
» gues, & des excuſes adroites,
» qui, dans le tems même, étoient
» démenties par des effets contraires.
» Si quelquefois ſa langue & ſon
» cœur s'accordent, c'eſt ſeulement
» pour nous tromper. Quelles nou-
» velles inſtructions penſez-vous
» donner à vos ambaſſadeurs ? Ils ne
» peuvent lui tenir d'autre diſcours
» que celui-ci ; entreprends ce que
» tu voudras, vainqueur de Conſ-
» tantinople, & pour toute juſtice
» n'écoute que ta volonté. Les Vé-
» nitiens n'ont pour toute défenſe
» que des ſupplications reſpectueu-
» ſes, une complaiſance aveugle &
» une patience ſervile. Ce diſcours

» sera bien glorieux à la mémoire
» de nos peres, qui avec tant de va-
» leur & de prudence, nous ont
» laissé un nom illustre & une domi-
» nation florissante. Nous perdons
» plus de places par une lâche tolé-
» rance, que par une guerre hono-
» rable. Ceux qui nous proposent
» les voies de douceurs, nous re-
» présentent les avantages du trafic,
» & le gain que nous faisons sur les
» marchandises de Turquie. Quoi
» donc ! le vil intérêt de nos négo-
» cians sera mis en balance avec la
» gloire & la sûreté de la républi-
» que? Ce commerce même sera-t-il
» tranquille pendant une paix chan-
» celante, ou plutôt parmi les brigan-
» dages continuels qu'une ombre de

» paix facilite à nos ennemis ? Ils
» tentent peu-à-peu nos forces, &
» eſſaient notre molleſſe par de lé-
» geres entrepriſes, afin de mieux
» nous envahir après nous avoir en-
» dormis. C'eſt peu que la perte
» d'Argos; nous devons avoir prévu
» celle de nos iſles & de nos places
» de terre ferme, par les premieres
» démarches que *Mahomet* a faites
» dans la Grece. Avons-nous ou-
» blié qu'en ſortant d'Athenes & de
» Thebes, il vint en perſonne re-
» connoître la ſituation de Negre-
» pont, & faire ſonder le canal de
» l'Euripe? L'a-t-il entrepris ſans
» deſſein ? Je ne crois pas qu'il
» faille attendre une déclaration de
» guerre plus expreſſe. Il vous en

» fait tous les jours de plus détour-
» nées, & vous aurez plus de peine
» à vous défendre de ſon adreſſe, que
» de ſa violence. Il ruine peu-à-peu
» les princes qui pourroient vous
» ſecourir, & vous fait ſans doute
» entrevoir une ruine prochaine. Il
» ne vous reſte plus qu'à lui appla-
» nir vous-mêmes le chemin qui le
» doit conduire à vos portes, ſous
» prétexte qu'il ne faut pas l'irriter.
» Sa colere doit-elle être plus à
» craindre, qu'une douceur artifi-
» cieuſe qui vous lie les mains pour
» vous enfoncer le poignard dans le
» ſein. Si le ſénat appréhende tant la
» guerre, il montrera auſſi l'exem-
» ple de l'appréhender à nos propres
» ſujets, qui pour en éviter les

» hoſtilités, ne manqueront pas de
» céder aux careſſes de l'ennemi.
» Ceſſons de ſcandaliſer l'univers,
» qui nous reproche le honteux re-
» pos de la ſtupide indifférence où
» nous avons vécu, tandis qu'à nos
» yeux *Mahomet* a opprimé deux
» empereurs de l'Orient, les deſpo-
» tes du Péloponèſe & de Servie, &
» tout récemment le roi de Boſnie,
» qui vient de périr faute du ſe-
» cours qu'il nous demandoit. De
» qui, à notre tour, attendrons-
» nous quelque ſecours après l'avoir
» refuſé aux princes de notre reli-
» gion & de nos contrées, qui nous
» l'ont demandé en ſuppliant, lorſ-
» que c'étoit à nous à les ſupplier
» de les recevoir, pour faire de

» leurs états une barriere dont le
» nôtre a tant de beſoin ? Ne ſoyons
» donc plus les déſerteurs de la
» cauſe commune, & les compli-
» ces, ou plutôt les auteurs de notre
» perte. Réuniſſons toutes nos for-
» ces ; faiſons attaquer l'ennemi
» ſur le Danube, tandis que nous
» le combattrons dans la Grece.
» Nous réparerons ainſi notre honte
» & nos pertes, & nous mettrons
» dans nos intérêts la juſtice du ciel
» & les vœux de toute la terre. »

Cette harangue ébranla les Vénitiens, & leur fit concevoir une haine implacable contre l'empereur Turc : mais le zele incomparable du pape *Pie* II (on l'appelloit mouphti à Conſtantinople), acheva de les déterminer

déterminer à porter la guerre dans l'Orient. Ce chef de l'église Romaine publia contre *Mahomet* la plus célebre croisade qui ait jamais été faite. Il écrivit au doge de s'y rendre en personne. Les troupes Vénitiennes, lui disoit-il, me répondent d'un heureux succès : la victoire seroit néanmoins plus éclatante si vous veniez en personne montrer à l'armée chrétienne le chef de la république de Venise. La majesté, la gloire & l'autorité qui accompagnent la personne des princes, sont d'un grand poids parmi les soldats : les grands noms étonnent l'ennemi, dont les troupes succombent plutôt sous la réputation, que sous les forces de son adversaire. Venez,

ajoutoit-il, & paroiſſez ſur le Bucentaure avec le magnifique appareil de votre dignité ducale : la Grece ne ſera pas la ſeule qui s'en effrayera ; mais encore l'Aſie & tout l'Orient. Nous vous attendons à Ancône, ne trompez pas notre attente, & ne vous défendez pas ſur votre vieilleſſe, puiſque *Philippe*, duc de Bourgogne, eſt plus âgé que vous, & que ce ne peut être une excuſe pour moi, tourmenté de maladies qui m'accablent nuit & jour, ſans m'abatre le courage. Nous cherchons ſeulement votre conſeil, ſans avoir égard à la vigueur de votre corps, qui ſera ſuppléé par les troupes de *Philippe*. Nous ferons trois vieillards à la

guerre : ce ſera *la triple alliance*, & nous aurons encore d'aſſez bons yeux pour voir la déroute & la confuſion de nos ennemis. On nommera cet armement l'entrepriſe des vieillards ; parce qu'en effet, trois vieillards vont ouvrir la guerre ; mais le bras des jeunes gens les ſecondera, & répondra dignement à nos conſeils & à notre conduite.

L'artificieux & politique ſultan ſut la conſpiration qu'on tramoit contre lui, & il tenta de faire tomber les coups ſur ceux même qui méditoient de les lui porter. Il envoya un chiaoux & des préſens conſidérables à *François Sforce*, duc de Milan, pour l'engager à faire la guerre aux Vénitiens. Mais le duc

ne voulut pas écouter de pareilles propoſitions. Alors le pape partit pour Ancône dans une litiere, animé de ferveur & accablé d'infirmités. En traverſant les provinces de la Sabine, de l'Umbrie & de la Marche, il trouva les chemins couverts de croiſés qui venoient en foule de France, d'Eſpagne & d'Allemagne pour porter le fer & le feu dans les états du ſultan. Mais la maladie du pontife redoubla par l'extrême déplaiſir qu'il eut d'apprendre que le duc de Bourgogne ne vouloit plus entreprendre le voyage d'Outremer. Inconſolable de voir le zele de ſon allié s'éteindre, & réduit à la honteuſe néceſſité de regagner Rome, il fut

attaqué d'une fievre violente, & mourut bientôt après, faiſant des vœux pour la réuſſite de ſon entrepriſe, & laiſſant quarante-cinq mille ducats d'or pour la conduire à ſa fin après ſes funérailles.

Cette vive & ſainte ardeur manqua à ſon ſucceſſeur *Pietro Barbo*, Vénitien de naiſſance, qui prit le nom de *Paul* II. Bien loin de ſe déclarer l'ennemi de *Mahomet*, il témoigna une forte averſion pour ces ſortes de guerres qu'il comparoit à des brigandages. C'eſt ainſi que les plus grandes délibérations ſont ſouvent étouffées dès le moment de leur naiſſance.

Cette croiſade qui devoit être la plus inſigne de toutes, ne fut

pas ſeulement la plus infructueuſe ; mais porta encore le coup mortel à toutes les autres. *Paul* brouilla tellement les affaires d'Italie, qu'au-lieu de vouloir ruiner les Turcs, il ſembloit avoir entrepris de faire une diverſion en leur faveur.

Tout le fardeau de la guerre tomba donc ſur les Vénitiens qui ne s'y ſeroient pas engagés s'ils euſſent prévus ces fâcheuſes révolutions du pontificat. Ils s'étoient hâtés d'envoyer les nouvelles de la croiſade dans leurs places de Grece. La piété des peuples Grecs s'étoit d'abord ſignalée dans la ville de Negrepont par une proceſſion générale des Inſulaires & des Italiens, qui mêlerent les différentes

cérémonies des deux rits, & la pompe eccléſiaſtique à la militaire pour la bénédiction ſolemnelle du grand étendart de Saint-Marc, arboré contre les Turcs. Après cet acte de piété, le capitaine général *Lauredano* mit à la voile pour Monembaſie, où la flotte débarqua des troupes qui prirent ſur les Turcs la ville de Vatica, en Laconie. Le magnifique *Bertoldo d'Eſte*, capitaine général de l'armée de terre, vint joindre ſes troupes avec deux mille chevaux & quatre mille fantaſſins. Il commanda un détachement pour le ſiége d'Argos, qu'il reprit heureuſement ſur les Turcs, qui en avoient tiré les habitans pour en peupler Conſtantinople. Les Vénitiens, encou-

ragés par ces ſuccès, crurent que le ſalut du Péloponèſe & le bonheur de l'entrepriſe dépendoient de la conquête de Corinthe & de la conſtruction d'une muraille qui fermât l'iſthme, ou hémaxille, & ôtât aux Turcs du Péloponèſe la communication& le ſecours du reſte de la Grece. Selon ce projet, on fit travailler trente-ſix mille ouvriers; & ſur les ruines de celle que l'empereur *Emmanuel* avoit fait bâtir quelques années auparavant, on éleva cette fameuſe muraille, tant de fois conſtruite par les Grecs, & tant de fois détruite par leurs ennemis. Elle régnoit depuis le golfe de Lépanthe, juſqu'à celui d'Egine, dans une plaine qui ſe trouve au-deſſous de ces chemins

célebres & dangereux, pratiqués ſur des rochers eſcarpés. Tant de travaux devinrent inutiles : *Bertholdo* formant avec la plus grande ardeur le ſiege de l'Acro-Corinthe, reçut à la tête un coup qui le mit hors de combat, & lui fit perdre ſon ſang & la vie. Les Vénitiens conſternés d'un ſi fâcheux accident, ne prévoyoient plus que des malheurs. Effrayés, éperdus, ils abandonnerent la muraille, ſur la nouvelle que le viſir *Machmut* & *Daut Pacha* beglerbey de l'Europe, venoient joindre *Omar* avec quatre-vingt mille combattans. En effet, le viſir arriva, fit démolir ce rempart qu'on avoit élevé avec tant de fatigue & de dépenſe, & détacha

*Omar* avec vingt mille hommes pour ſoumettre les places Vénitiennes des environs de Modon.



## CHAPITRE II.

*Sur des expéditions des Vénitiens. Mort de Scanderbeg.*

CEPENDANT les Vénitiens reprirent leur ancien courage. Un Grec de la famille des Comnenes les rendit maîtres de l'isle de Lemnos ; mais ils furent battus à Mantinée, dans le Péloponèse. Ils essayerent de réparer leur perte, en donnant la conduite de cette flotte à *Orsato Justiniano*, capitaine aussi brave que judicieux, & celle de l'armée de terre à *Sigismond Malatesta*, prince d'Arimini, qui s'étoit

rendu célebre en Italie par des guerres continuelles contre les pontifes, & par de fréquentes invaſions dans l'état eccléſiaſtique. Jamais le pape *Pie*, tout zélé qu'il étoit pour la guerre de Turquie, ne voulut accorder la paix à ce prince, que les Vénitiens avoient ſouhaité pluſieurs fois pour le commandement de leur armée en Grece. Après la mort de ce pontife, *Sigiſmond*, employé par les Vénitiens, paſſa dans le Péloponèſe, & fit le ſiége de Sparte, où venoit d'expirer la liberté des Grecs, tant de fois défendue par leurs ayeux. Il ſe rendit d'abord le maître de la ville; mais il attaqua inutilement le château défendu par ſon aſſiette ſur le précipice

d'un roc, & par une bonne garnison Ottomane. Forcé à la retraite, il mit le feu à la ville, & par une indigne barbarie, que la postérité ne lui pardonnera point, il ruina la plus grande partie des édifices que tant de siecles & tant de nations avoient épargnés. Mais bientôt il quitta le service de la république pour aller défendre ses propres états, que le pape même avait attaqués.

L'amiral *Orsato Justiniano* étoit venu mouiller à Lesbos. Il y fit descendre des troupes, & traita les Grecs avec une générosité bien opposée aux barbaries exercées à Sparte. Il les y distingua des Turcs, dont il fit empaler un grand nombre, restituant aux Grecs ce que les soldats

leur avoit pillé. Il tenta ensuite inutilement le siége de Mythilene, & revint à Modon où il mourut bientôt après.

Pendant que la république de Venise attaquoit ainsi *Mahomet* dans la Grece, elle lui suscitoit la guerre en Servie & en Hongrie. Je me tais sur le détail de ces guerres que *Mahomet* soutint avec une prudence & un courage incroyables, & que les alliés des Vénitiens ne supporterent qu'avec perte, & qu'en exposant leur liberté, leur vie & leur couronne. Cependant je ne puis passer sous silence les obligations infinies qu'a notre république à *Scanderbeg*. Vous connoissez sans doute les exploits de ce héros fameux qui

obligea le ſultan, ſes généraux & ſon armée de ſe retirer de devant les murs de Croye.

Hélas! dit *Fatmé*, quel triſte ſouvenir me rappellez-vous? Ce fut dans ce moment fatal que *Mahomet*, frémiſſant d'un pareil affront, fit périr dans ſa rage la malheureuſe *Irene*. Le cruel penſoit ſe laver d'une injure faite à ſa gloire, en ſe noirciſſant aux yeux de tout l'univers par l'action la plus barbare. En finiſſant ces mots, *Fatmé* ne put encore s'empêcher de verſer quelques larmes ſur le malheureux ſort de ſa compagne, & de témoigner à ſes mânes qu'elle leur conſervoit toujours la même amitié, qui n'avoit pu être altérée par les

divers incidens dont ſa vie avoit été agitée.

Eſſuyez ces larmes, reprit *Mocenigo* ; c'eſt à moi à mourir de douleur. Le triſte ſort d'*Irene* étoit le modele de celui que le barbare tyran préparoit à la charmante *Erizo*, héroïne aimable, qui m'étoit plus chere que ma vie même. Tu me l'as enlevé, impitoyable *Mahomet*, & tu reſpires encore ! Les furies ne déchirent pas ton cœur. L'enfer reſpecte ſans doute une proie qui ne peut pas lui échapper ; au moins, n'as-tu pas frémi en voyant couler un ſi beau ſang ? Que dis-je ? L'ame de *Mahomet* eſt peut-être auſſi impénétrable aux remords, que ſupérieur aux revers. Les difficultés

animent ſon courage, & les diſgraces réveillent ſa prudence. Après qu'il eut vainement attaqué Burazzo, place Vénitienne, il fut, pour réparer ſes malheurs & ceux de *Ballabanus*, recommencer le blocus de Croye, & attendit du tems, ce que ſes forces ne lui permettoient pas d'enlever d'un ſeul aſſaut. *Scanderbeg*, pour confondre les deſſeins de ſon ennemi, donna le rendez-vous à ſes alliés & à ſes généraux dans la ville d'Aleſſio, qui appartient aux Vénitiens. Ce digne prince des Albanois, qui s'étoit défendu avec tant de valeur, de ſagacité & de bonheur contre un ennemi opiniâtre, qui avoit réſolu de lui enlever le ſceptre & la liberté, ſe

donna dans cette occaſion tant de fatigues à parcourir les pays, & à faire lui-même le dénombrement & la levée des milices, qu'il fut attaqué d'une maladie cruelle, qui lui permettoit à peine d'arriver à Aleſſio, & qui le conduiſit bien vîte au tombeau.

Comme il ſentit ſes forces diminuer de momens en momens, & que la mort ne devoit pas tarder à trancher le fil de ſes jours, il fit venir auprès de ſon lit les princes ſes alliés, l'ambaſſadeur de Veniſe, & les chefs de ſes troupes. Je me meurs, leur dit-il, & je ne demande pas au ciel une vie plus longue. Si je puis ſouhaiter quelque choſe, c'eſt que vous ſouteniez les intérêts de

la religion contre les efforts de *Mahomet*, avec autant de zele & de fermeté que je l'ai fait moi-même. Souvenez-vous de tout ce que j'ai fait pour vous, pour vos enfans & pour la liberté commune; & si l'on peut juger de l'avenir par le passé, jugez de ce que j'aurois pu faire, si je n'eusse été arrêté au milieu de ma carriere. Je ne vous demande pour toute récompense de mes blessures, de mes travaux & de mes desseins, qui ne tendoient qu'à votre gloire, qu'un attachement inviolable aux intérêts du prince *Jean*, mon fils & mon successeur. Et toi, mon fils, approche, & viens recevoir le dernier baiser d'un pere qui auroit voulu soutenir la foiblesse de ton

âge par la vigueur de ſon bras, & la ſageſſe de ſes conſeils. Promets-moi d'être vertueux, c'eſt la plus grande conſolation que je puiſſe emporter avec moi dans le tombeau. Vous, qui êtes ici l'organe des intentions d'une république pour laquelle j'ai combattu, & qui a combattu pour moi; je vous le recommande ce fils qui m'eſt ſi cher, que je baigne de mes larmes, & auquel je laiſſe un thrône arroſé de mon ſang. Je le mets, ce tendre orphelin, ſous la tutelle de Veniſe, & je déclare le ſénat le dépoſitaire du ſouverain pouvoir juſqu'au tems de ſa majorité.

A peine prononçoit-il ces derniers ordres, où la tendreſſe avoit

autant de part, que la politique; qu'il fut interrompu par une alarme qui se donna dans la ville, & qui y fut apporté des villages voisins, où les Turcs mettoient le feu & la désolation. *Scanderbeg*, presqu'aux abois, sentit réveiller son ardeur martial; & se mettant sur son séant, demanda ses armes & son cheval. La vigueur de sa constitution étant épuisée, il fallut rester opprimé par le poids de la maladie. Il demeura donc étendu sur son lit, ne faisant entendre que les sons d'une voix expirante; mais animant encore ses guerriers à faire une sortie sur l'ennemi, & les assurant qu'aussi-tôt que cette foiblesse seroit passée, il iroit contribuer à

leur victoire, & partager leurs lauriers. Ils ſortirent avec une douleur qui redoubloit leur courage, & coururent chercher les Turcs juſqu'au torrent de Clirus, dans le territoire de Scutari.

Quinze mille de ces infideles les voyant paroître, & s'imaginant que le roi d'Albanie y étoit en perſonne, prirent la fuite, comme ſi ſon nom eut fait ſur eux l'effet de ſon bras, & abandonnerent ceux qui ne pouvoient pas les ſuivre, à la diſcrétion & à l'épée du vainqueur.

La nuit qui ſuivit cette déroute, *Scanderbeg* mourut. Sa mort jetta ſon armée & ſes peuples dans un abbatement général. Ses amis &

ſes officiers ſortirent de ſa chambre, déchirant leurs vêtemens, ſe frappant la poitrine, & arrachant leurs cheveux. Ses alliés, les larmes aux yeux & la douleur dans le cœur, regarderent ce moment fatal comme celui où ils perdoient leur plus ferme appui & toutes leurs eſpérances. Ses ennemis & le farouche *Mahomet*, en ſe félicitant de la perte d'un ennemi auſſi puiſſant, reſpectent ſa mémoire & admirent en lui le héros. Le déſeſpoir empêche qu'on ne ſonge à ſes obſéques; l'armée lui fit une pompe qui ne conſiſta qu'en larmes & en clameurs effroyables. O barbare deſtin, pourquoi ne pas allonger la vie de ces hommes nés pour le bonheur du monde avec ces

jours inutiles de ceux qui ne ſavent pas remplir les momens que tu leur as accordé.

Ici *Mocenigo* s'arrêta ; le ſouvenir d'un deuil auſſi univerſel l'attendrit ; ſa ſenſibilité jetta quelque confuſion dans ſes idées, & la douleur lui ferma la bouche. J'ai entendu pluſieurs fois, il eſt vrai, dit alors *Abdeker*, le ſultan faire l'éloge du grand capitaine dont vous arroſez les cendres aujourd'hui de vos larmes. Les obſtacles que le roi d'Albanie mettoit aux progrès de ſes armes, rendoient le triomphe de l'empereur Ottoman plus éclatant. L'intrépidité, la valeur guerriere étoient les qualités les plus analogues au caractere ferme

de

de *Mahomet*, & il les reſpectoit partout où il les rencontroit. Mais les eſpérances qu'il conçut à la mort de ce héros, effacerent bien vîte quelques regrets déſavoués par ſon ambition. *Scanderbeg*, n'eſt plus, diſoit-il ; je ſuis sûr de la priſe de Croye & de la conquête de toute l'Albanie. Je punirai les Vénitiens de leur audace, & malgré tous leurs efforts, je ſoumettrai Négrepont. C'eſt le port aſſuré des flottes Vénitiennes. J'irai en perſonne les détruire ; & jamais on aura vu porter la guerre avec autant de vigueur, tant par terre que par mer.

A ces mots, *Mocenigo* pâlit, & reprenant la parole avec une vivacité extraordinaire, il s'écria : Oui

ſans doute, la mort de *Scanderbeg* fut l'époque malheureuſe de notre déſaſtre. Permettez que je retrace ici à vos yeux l'hiſtoire de mes malheurs & de ceux de ma république. Ils ſont tellement unis enſemble, que *Mocenigo* n'eſt infortuné que par les malheurs de ſa patrie.



## CHAPITRE III.

*Amours de Mocenigo. Eloge de la propreté. Beauté des bras & des mains, des doigts & des ongles.*

L'ISLE d'Eubée, appellée aujourd'hui Négrepont, eſt une des plus célebres de la Grece, & des plus abondantes en bled, en vin & en huile, ce qui la rend auſſi une des mieux peuplées. Elle eſt ſituée dans la partie occidentale de la mer Egée, & détachée des côtes de la Béotie & de l'Attique, par un bras de mer nommé l'Euripe, ſi célebre par l'irrégularité de ſes courans. Sa capi-

tale, appellée autrefois Chalcis, & maintenant Négrepont, du nom général de l'isle, a sa communication avec la terre ferme de la Béotie, par un pont qui traverse l'Euripe. Les Grecs & les Latins y vivoient dans une parfaite union, & étoient d'autant plus encouragés à défendre leur liberté, qu'ils espéroient des secours qu'on leur avoit promis. *Paul Erizo*, homme respectable, y commandoit pour les Vénitiens, en qualité de provéditeur. C'étoit le pere de la jeune héroïne qui lança dans mon cœur les premiers traits de l'amour, & le germe de la noire mélancolie, qui doit empoisonner le reste de mes jours.

A peine avois-je atteint mon quatrieme luſtre, que je brûlois de me ſignaler dans l'art militaire. Tous mes parens avoient porté les armes avec quelque diſtinction, & avoient mérité les égards de la république. J'obtins facilement de l'emploi, & l'on me donna le commandement de quelques renforts qui paſſoient à Négrepont. Arrivé à la capitale, je fus remettre au provéditeur les dépêches dont j'étois chargé. Je vis en même-tems ſa fille, dont la beauté frappa auſſi vivement mes yeux inattentifs, qu'un éclair qui paroît dans l'obſcurité. Ce ſentiment étoit trop doux, pour que je ne m'y livraſſe pas tout entier. Je rendis de fré-

quentes viſites au provéditeur pour avoir occaſion de voir plus ſouvent ſa fille, & former une connoiſſance plus intime avec elle. Il ne ſe préſenta aucun obſtacle; j'eus l'affection du pere, auquel j'étois recommandé au nom de toute la république, de ſorte qu'il me traitoit avec une certaine diſtinction. Je ne tardai pas non plus à m'appercevoir que mes ſoins ne déplaiſoient pas à la fille, & que j'avois peut-être fait ſur elle la même impreſſion qu'elle avoit fait à mon cœur.

Anne Erizo avoit au plus dix-huit ans; elle étoit grande & bien faite; ſa démarche étoit grave, ſon air majeſtueux; ſon nez un peu aquilin, ſon œil noir, ſon regard

noble & impoſant. On auroit pu la mettre au nombre de ces beautés fieres qui impriment autant de reſpect que d'amour. Mais je n'ai jamais rien vu de ſi admirable que les bras & les mains de ma chere *Erizo*. Je les vois ; je les tiens encore. Que ne puis-je vous en faire la peinture ? Les termes me manquent pour vous en exprimer le charme & la perfection. Comment, hélas, pourroit-on peindre le ſentiment ! Ces bras ſembloient moulés par l'Amour, & formoient par leur rondeur, qui diminuoit imperceptiblement, une eſpece de cône renverſé. Ils étoient auſſi blancs & auſſi unis que l'albâtre; ils étoient auſſi éclatans que le col du cygne qui ſe baigne dans les

eaux du Caïstre & du Méandre. Ses mains étoient potelées & bien arrondies ; ses doigts étoient menus, délicats, & ressembloient assez bien à ces fuseaux d'yvoire avec lesquels les reines filent la soie & le lin, ou plutôt, on auroit dit que ses mains étoient celles de l'Aurore, qui, avec ses doigts de rose & de safran, ouvre les portes de l'Orient.

Dans ces momens délicieux, où après lui avoir répété cent fois que je l'aimois, & que je ne me lassois pas de le redire, ni elle de m'écouter, je lui demandois par quelle vertu secrette elle entretenoit ses bras & ses mains dans cette fraîcheur & dans cet état qui charmoient les yeux de tous ceux qui les voyoient.

Je lui faiſois de pareilles queſtions, parce que je ſavois qu'elle prenoit plaiſir à connoître tout ce qui tend à conſerver la beauté, & je vous parle ici de tous ces détails, parce que je ſais que vous vous intéreſſez également à l'entretien & à la parure des graces.

Toujours elle me répondoit avec autant de bonté que de tendreſſe. J'étois, me diſoit-elle, fille unique d'une mere qui me chériſſoit tendrement, & dont j'étois le ſeul objet des occupations. Jalouſe de me conſerver le peu d'appas que j'avois reçus de la nature, elle me donnoit les leçons les plus importantes de la propreté. Ma chere enfant, me répétoit-elle ſouvent, on tire

moins d'avantages de quelques traits réguliers, que du soin qu'on a de les tenir dans une netteté qui leur donne un nouvel éclat. Vous voyez dans les campagnes d'innocentes bergeres qui n'ont d'autre bain que les eaux courantes d'un ruiſſeau ; qui n'ont d'autre miroir que le criſtal pur d'une fontaine ; qui n'ont d'autre parure qu'une toile groſſiere, mais blanchis par les pleurs de l'aurore dans la ſaiſon des fleurs : eh bien, ces jeunes bergeres, malgré leur ſimplicité, malgré leur naïveté, malgré la rudeſſe de leurs traits, ont une chair appétiſſante & plus ſéduiſante que celle qui eſt chargée des apprêts de la coquetterie. La propreté ſemble mettre un verni enchanteur ſur toute

la peau, qui fixe encore plus les regards que les charmes de la beauté. Vous voyez au contraire dans les villes, des perſonnes nées dans une certaine opulence, ſoupçonnées d'avoir reçu une meilleure éducation, pourvues de toutes les inventions de l'art pour embellir, bien loin d'attirer l'attention, reſter dans l'oubli. Elles peuvent être plus belles que ces bergeres qui ſont continuellement brûlées par l'ardeur du ſoleil, & expoſées aux intempéries de l'air; leurs traits ſont plus fins, plus délicats, plus réguliers, mais ils ſont moins ſéducteurs. Je me tais ſur ces perſonnes qui dégoûtent par leur malpropreté & leur négligence. Elles ne méritoient pas que

les Graces les regardassent d'un œil favorable, au moment de leur naissance. Une peau crasseuse, un front gras, un visage barbouillé, font détourner la vue au lieu de l'appliquer. On méconnoît la beauté, ou plutôt on n'a pas le tems de la reconnoître dans des sujets qui ne savent pas l'honorer ; car le premier hommage dû aux Graces, est la ptopreté.

Ma mere, continuoit *Erizo*, en me dictant les loix générales de la propreté, me donnoit aussi quelques préceptes particuliers. Elle me défendoit de laver mes bras & mes mains dans une eau trop chaude ou trop froide. L'excès de chaleur ou de froid gerse la peau, la ride & la rend

fort rude. elle me conſeilloit encore d'éviter les impreſſions de l'air, immédiatement après que j'avois lavé mes mains. Pendant les grandes chaleurs, elles ſe hâlent à un air trop libre ; pendant les grands froids ; elles ſe gerſent & ſont ſujettes aux angelures. Une ſimple précaution peut prévenir tous ces mauvais effets, c'eſt de ne pas ſortir ſans avoir mis des gands ou des mitaines. On en fait de fil, de ſoie & de diverſes étoffes ; mais les plus convenables ſont de peau repaſſée, ils rendent les mains plus douces & plus luiſantes. On rend de même la peau des mains plus douce en les lavant avec des pâtes d'amandes. Les amandes contiennent une huile qui lubré-

ſie l'épiderme, & qui lui donne toute la ſoupleſſe néceſſaire (1). Une main trop exercée par des travaux durs & fatigans, perd ſa belle forme, s'allonge & devient calleuſe, comme il arrive aux ouvriers qui gagnent leur vie par des exercices pénibles. Les uns ont une main preſque carrée, dont les doigts ſont plats aux extrémités, les autres ont les doigts recourbés en dehors, ou repréſentans un harpon qu'on s'imagineroit être toujours prêt à égratigner.

Telles étoient à-peu-près les réponſes que me donnoit mon aimable *Erizo*. Mais reprenant bien-

---

(1) Voyez l'obſervation I.

tôt le langage que notre amour nous inſpiroit, nous nous promettions l'attachement de la colombe, la volupté vive du paſſereau, & la fidélité de la tourterelle.

Je ſuis fort contente de ce que je viens d'apprendre, dit *Fatmé*; cependant une choſe piqueroit encore ma curioſité, ce ſeroit de ſavoir ce qui peut contribuer à la beauté des ongles qui ſont eux même l'ornement des doigts. Permettez-moi de vous interrompre ici, *Mocenigo* : je ne puis trouver une occaſion plus favorable pour m'inſtruire de cet objet.

Les ongles, dit *Abdeker*, ſont une eſpece de corne qui aboutit à l'extrémité de chaque doigt. On y diſtingue communément trois par-

ties, ſavoir, la racine, le corps & l'extrémité. La racine eſt blanche, de la figure d'un croiſſant, & cachée pour la plus grande partie ſous un repli ſémilunaire que forme la peau; de ſorte que le croiſſant de l'ongle & le repli de la peau ſont à contre-ſens l'un de l'autre. Quelquefois la peau ſe prolonge ſur ce croiſſant, le cache & l'éclipſe tout-à-fait. Il faut avec un inſtrument tranchant enlever cette excroiſſance cutanée qui défigure l'ongle en le rappetiſſant.

Le corps de l'ongle eſt latéralement voûté; il eſt tranſparent & de la couleur de la peau qui l'environne. Si le corps de l'ongle eſt applati, s'il eſt marqué de taches

blanches, s'il eſt d'une couleur jaunâtre, brune ou livide, il déplaît à la vue, parce qu'il ne lui préſente pas ce contour & cette couleur agréables qu'il reçoit ordinairement des mains de la nature. Par divers accidens, il peut s'épancher du ſang ſous l'ongle, il peut s'y amaſſer du pus, comme il arrive dans les pinçons & les panaris. Il y a tout lieu de craindre alors que l'ongle ne tombe, ſur-tout ſi le mal eſt conſidérable. Il eſt vrai que la nature répare cette perte en ſubſtituant un autre ongle au précédent. Mais on peut perdre au change; & dût-on avoir un ongle plus beau, le plaiſir qu'on en auroit ne compenſeroit jamais la douleur qu'on auroit

reſſenti pour le mériter. Les Sibarites, peuple voluptueux, ſous la protection de Vénus, ont le ſoin de cirer leurs ongles pour les rendre luiſans, & les entretenir dans ce brillant qui frappe l'œil agréablement.

L'extrémité de l'ongle croît fort facilement, & n'eſt point attachée à la peau. La pouſſiere & des petites ordures ſe cachent aiſément deſſous, ſi on n'a le ſoin de les couper de tems en tems. Il ne faut pas le faire ſans une certaine attention ; car l'ongle doit prendre exactement le contour du bout du doigt, il faut donc éviter la méthode de ceux qui rognent leurs ongles de trop près, ou qui les coupent carrément, ils ignorent les belles formes que la nature a

pris plaisir à donner à chaque chose. D'autres personnes inattentives rongent leurs ongles, & les déchirent avec leurs dents. C'est un défaut dont elles doivent se corriger, en faisant réflexion qu'elles ne peuvent cacher ces marques de leut négligence ou de leur étourderie. Dans la jeunesse on peut réformer les vices de ces ongles, soit trop courts, soit mal taillés; si on les laisse grandir pendant quelque tems, & qu'on ne les coupe point trop près de la partie qui est vive & sensible. Peu-à-peu l'extrémité du doigt se trouve recouverte, & l'on donne à l'ongle la forme qu'il doit avoir. (1) En

(1) Voyez l'observation II.

évitant d'avoir des ongles trop courts, il ne faut pas imiter la bizarre coutume de certains peuples qui regardent les grands ongles comme les ſignes diſtinctifs de la nobleſſe, tellement qu'un ongle de quatre pouces de longueur, eſt plus eſtimé que quatre cens ans de nobleſſe de pere en fils. Chaque pays, chaque coutume. Mais c'eſt avec raiſon que dans nos contrées, on regarde les grands ongles comme une marque de malpropreté & du peu de ſoin qu'on prend de ſa perſonne. Il n'eſt permis qu'aux philoſophes de paroître dans la ſociété avec de longues barbes & de grands ongles. Les études profondes auxquelles ils ſont ſuppoſés s'adonner, les ex-

cufent de négliger certains détails de parure que toutes les autres perfonnes ne peuvent méprifer fans fe rendre ridicules : encore ces philofophes ne font-ils pas à l'abri de la cenfure. La propreté n'eft pas incompatible avec la fcience ; & en apprenant à fe connoître foi-même, on doit s'inftruire de la maniere dont il faut vivre avec le refte des hommes, de la maniere dont on doit plaire aux autres, ou du moins de la maniere dont on ne leur fera pas infupportable. C'eft-là fans doute l'étude la plus intéreffante. Car à quoi bon fe connoître, fi l'on ne fait pas faire ufage des principes qui réfultent de la connoiffance de foi-même ?

## CHAPITRE IV.

*Suite des Amours de Mocenigo.*

A peine le médecin eut-il fini de parler que *Mocenigo* reprit ainſi ſon hiſtoire. Autant épris de la bonté du caractere d'*Erizo*, que des charmes de toute ſa perſonne, je lui jurois une fidélité inviolable. Elle me répondit que ſeul j'obtiendrois ſa main, & qu'elle n'ignoroit pas que ſon pere me la deſtinoit, main précieuſe avec laquelle j'obtenois le cœur de mon amante. Déja mes parens m'avoient accordé leur conſentement; déja le provê-

diteur en avoit instruit sa famille, & préparoit les nôces, lorsquil fallut moins songer à notre bonheur, qu'à défendre la cause publique.

*Mahomet*, à la tête d'une armée de cent vingt mille combattans, partit de Constantinople, & prit par terre, jusqu'en Béotie, la route de Négrepont. Sa flotte, composée de trois cents voiles, & soutenue de cent vingt galeres, étoit montée de douze mille hommes pour les débarquemens.

Elle fut mise sous la conduite du visir *Machmut*, qui vint mouiller au détroit de l'Euripe. Ses troupes ayant débarqué dans l'isle, elles pillerent d'abord quelques villes; mais s'étant approchées de la capi-

tale pour en inſulter les dehors, elles furent vigoureuſement repouſſées par une ſortie de vaillans guerriers que je commandois. Plus furieux & plus irrité qu'une tygreſſe laquelle on a enlevé ſes petits, ces guerriers, au nom ſeul de leur patrie, déchiroient avec une ardeur incroyable le flanc de ceux qui les menaçoient d'une honteuſe ſervitude.

Le ſultan, arrivé ſur les bords de l'Euripe, fit conſtruire un pont de bateaux, & paſſa dans l'iſle, prenant ſon quartier à mille pas de la ville. Après avoir arrangé les batteries, il fit ſommer la place avec des menaces & des promeſſes qui furent également mépriſées.

Il pressa extraordinairement le travail des tranchées & l'exécution de l'artillerie, croyant que ses assiduités hâteroient les progrès de l'entreprise : mais il y a lieu de douter si ces siéges où il se trouvoit en personne, n'en devenoient pas plus opiniâtres, & si sa présence n'étoit pas un obstacle à la soumission des assiégés. Sans doute qu'après les exemples de tant de capitulations violées par son ordre, il trouvoit encore dans chaque citoyen, la résistance de l'honnête-homme & celle du désespéré. Il y parut aux efforts insignes que firent à l'envi les Grecs & les Vénitiens, & même à l'intrépidité des femmes qui y donnerent les plus grandes preuves

de valeur. Ménacées d'un honteux esclavage & de mille indignités, qu'elles n'auroient pas appréhendées d'un vainqueur plus chaste & plus exact à tenir sa parole, elles laisserent aux enfans l'usage des pleurs & des cris. Renfermant des sentimens mâles dans un cœur féminin, elles paroissent à chaque attaque, elles courent sur la bréche les armes à la main; elles volent aux endroits où le danger est le plus pressant, elles se mêlent si avant dans le combat, qu'il en reste toujours un grand nombre égorgées, comme autant de victimes de l'honneur & de la liberté. La jeune *Erizo* prétend me le disputer en faveur, & croit mériter davantage mon

eſtime, ſi à toutes ſes grandes qualités elle joint la bravoure. Déja indignée de ce que *Mahomet* par ſes ambitieuſes démarches retarde l'inſtant de notre union, elle ſe met à la tête de ces femmes courageuſes, & les anime au carnage. On l'a vue pluſieurs fois deſcendre dans le camp ennemi, défier le Turc au combat, & braver les périls & la mort.

Trois fois l'ennemi avoit attaqué nos murailles avec toutes ſes forces réunies; trois fois il avoit été repouſſé avec un horrible carnage. Alors le ſultan comprit que dans des occaſions auſſi déciſives, il étoit néceſſaire de joindre l'artifice à la force.

Il corrompit dans la place *Thomas Schiavo* qui y commandoit l'artillerie & un corps de cinq cens fusilliers Italiens. Cet homme étoit roux, avoit l'œil hagard & le visage parsemé de taches de rousseur. La plante de ses pieds & le creux de ses aisseles exhaloient une odeur fœtide & insupportable (1).

Ce traître promit d'introduire les Turcs par le poste qu'il défendoit, & employa son neveu dans cette lâche négociation ; tous deux furent apperçus plusieurs fois sur les murailles de la ville, conférant avec les Turcs. Ce moyen les exposoit trop & n'étoit pas suffisant

(1) Voyez l'observation III.

pour traiter leur noir complot. Ils entretenoient leur correſpondance par des fleches chargées de lettres, & tirées réciproquement du camp dans la ville. Le génie infernal qui avoit machiné ce fatal projet, ne put le conduire heureuſement à ſa fin. Une de ces fleches tomba aux pieds de la jeune *Erizo*, au moment qu'elle alloit ſur les remparts examiner la diſpoſition du camp ennemi. Elle ramaſſe la lettre, l'ouvre & voit en frémiſſant que le ſultan répond aux avis ſecrets que *Schiavo* lui donne. Cheres compagnes, s'écria-t-elle, vous qui vengez avec moi votre patrie, nous ſommes trahies. En vain venons-nous aujourd'hui reconnoître des endroits que

nous devons défendre, & les bataillons que nous devons attaquer. Un traître démafque nos deffeins & rend inutiles nos plus fermes réfolutions: Qu'il périffe l'indigne citoyen qui facrifie fa patrie à fon vil intérêt & à fa facrilege ambition. Qu'il périffe, & que fon fupplice effraie les lâches qui, à fon exemple, livrent indignement à l'ennemi leurs peres, leurs freres, leurs amis, leurs concitoyens.

Elle dit, & à l'inftant elle porta la lettre à fon pere, qui pâlit d'horreur, & jura la perte du monftre qui avoit imaginé un pareil crime. Le bruit fe répandit dans la ville qu'un officier Italien entretenoit des intelligences fecrettes avec l'em-

pereur Musulman. Le perfide *Schiavo* eut la hardiesse de s'en plaindre comme d'une calomnie, & faisant mettre sa compagnie sous les armes dans la grande place, menaça de passer au fil de l'épée ceux qui soupçonneroient son innocence. Sa fureur prête à éclater, fut prudemment adoucie par la modération du provéditeur, qui, pour lever toute défiance, vint sans suite l'aborder d'un air affable & d'un front qui n'étoit ni chargé d'aucun ombrage, ni capable d'en donner ; feignant de tout ignorer, il lui touche dans la main, & l'invite si obligeamment à venir dîner chez lui, qu'il ne put se refuser à cet honneur. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la salle, l'intré-

pide *Erizo* se présenta devant lui. Crois-tu m'effrayer par tes menaces, ame vile, que je méprise, lui dit-t-elle. C'est moi qui suis ta délatrice, & qui serois ton bourreau, si je ne craignois de souiller mon bras dans un sang aussi impur que le tien. Gardes, qu'on le prive d'un air qu'il est indigne de respirer. A l'instant, quatre satellites s'avancent, étranglent le perfidé, & le suspendent par un pied aux barreaux de la fenêtre même d'*Erizo*, qui avoit découvert la conspiration, & qui avoit ordonné le supplice.

J'étois présent à cette action, & je n'étois point prévenu de cette scene tragique, mon sang se glaça dans mes veines, & mes cheveux se

ſe hériſſerent ſur ma tête ; tandis qu'*Erizo*, pleine de fermeté, & animée par ce zele, qui venge l'innocent & qui punit le coupable, ſembloit une prêtreſſe qui immole une victime au génie protecteur de ſa patrie. J'aurois penſé qu'un tel ſupplice auroit dû effrayer tous les traîtres; mais la perfidie, en dégradant les ſentimens, va quelquefois juſqu'à les anéantir. Un autre officier Italien, nommé *Fiorio di Nardone*, eut, après *Schiavo*, le commandement de cinq cents fantaſſins, & ſe noircit du même crime. Il indiqua aux Turcs un endroit bien foible des murailles que leurs batteries avoient négligé, & dont les défenſes tomboient en ruine.

Les Muſulmans y pointerent leur artillerie, & nous n'eûmes plus d'autre eſpérance que dans notre armée navale. Nous appellons *Canalis* à notre ſecours; ſa flotte faiſoit face au camp ennemi; les vents & les courans étoient favorables pour venir inſulter le pont qui traverſoit l'Euripe, & tâcher d'ôter aux Turcs les reſſources des convois qui leur venoient d'Athenes & de Thèbes: vrai moyen d'affamer & de faire périr leur armée.

*Canalis* reſte tranquille, ou plutôt dans une puniſſable indolence. En vain tout l'équipage demande le combat, en pouſſant de grands cris pour répondre aux clameurs des aſſiégés, qui, du haut de leurs

remparts, demandent du secours, & sollicitent la flotte de venir à l'abordage. Deux freres Grecs, de l'isle de Candie, vrais modeles de courage, & dont le nom mérite d'être transmis à la postérité, les deux *Pizzamani* qui commandoient chacun un vaisseau, s'offrirent à venir brûler le pont. L'amiral, homme de lettres, & méchant soldat, après avoir balancé entre l'attaque & la retraite, jeta les yeux sur *Pierre Canalis*, son fils unique, qu'il aimoit passionnément, & qui, dans un âge encore tendre, étoit effrayé du péril, il communiqua si vivement sa peur à son pere, qu'il détourna le combat.

Pendant ces délibérations l'alar-

me eſt ſi grande dans le camp des Turcs, que le ſultan propoſe de ſe retirer, & de faire paſſer ſon armée ſur la terre ferme avant que le pont fût ruiné. Mais le viſir *Machmut* lui en ôte la penſée, en lui faiſant obſerver la manœuvre de la flotte Vénitienne; il lui conſeille de jeter en l'air la baguette de fer qu'il tient en main, ſignal ordinaire de la bataille. Les conjectures du viſir furent juſtes; la flotte s'éloigna des terres, malgré le cri du ſoldat qui demandoit à aller à l'ennemi, & qui ſouffroit impatiemment qu'on réprimât ſon bouillant courage. Déja la main eſt levée; le ſultan jette la baguette de fer, & l'aſſaut eſt decidé pour le lendemain. Jour

fatal & terrible, où ceux qui étoient dans Négrepont devoient perdre, ſoit la vie, ſoit la liberté ; où m'étoient réſervés les plus grands malheurs qui puiſſent jamais menacer la tête d'aucun mortel.

Le ſiége avoit déja duré trente jours, avec cette différence entre les deux partis, que les Turcs recevoient inceſſamment du renfort, & que les aſſiégés ; couverts de bleſſures, & épuiſés par la fatigue, avoient perdu toute eſpérance de ſecours. Néanmoins nous combattîmes à l'aſſaut du lendemain avec une réſolution incroyable ; enfin la victoire ſe déclara pour le plus grand nombre ; & l'endroit foible, indiqué par le traître, fut

forcé. Les Turcs ſe répandirent par toute la ville avec leur furie accoutumée. Par-tout on vit couler le ſang à grands flots, & l'on entendit les longs gémiſſemens de ceux qui expiroient dans la rage & la douleur. Je veux encore m'expoſer aux meurtres, aux ſacriléges, à la déſolation que cette victoire entraîne après elle : mais un janiſſaire me porte ſur la tête un ſi terrible coup, que je tombe ſur un monceau de cadavres dont le ſang fumoit encore. Mes membres ſe roidirent, & je n'exiſtois plus ; à moins que ce ſoit encore exiſter que de n'avoir plus ni ſentimens, ni penſées. Le nombre des cadavres eſt ſi grand, que le vainqueur eſt

obligé de les faire jeter dans l'Euripe, pour éviter la corruption de l'air. Le ſoldat avide me dépouille, & vers le déclin du jour me traîne ſur le rivage. Je ne donne encore aucun ſigne de vie, & l'on me jette comme les autres dans les eaux, qui étoient teintes du ſang de tant de braves guerriers, & qui leur ſervoient de ſépulture. La fraîcheur de l'eau frappa ſi vivement mes ſens, qu'elle m'en rendit l'uſage. Je fus emporté pendant quelque tems par le courant du fleuve ; bientôt je fis machinalement quelque effort pour m'empêcher d'être ſuffoqué. J'arrivai enfin ſur la côte, nud, tranſi de froid, enveloppé des ſeules ténebres

de la nuit, & ne ſachant de quel côté diriger mes pas. Je craignois de tomber entre les mains des Turcs, qui, s'ils ne m'euſſent pas enlevé le peu de vie qui me reſtoit, m'auroient accablé de fers & d'opprobres. Falloit-il dans cette appréhenſion me coucher ſur le ſable, attendre la mort qui n'auroit pas tardé à venir, me trouvant épuiſé, & par le ſang que j'avois perdu, & par le défaut de ſecours & de nourriture? Mais je n'avois aucune nouvelle de ma chere *Erizo*. Ce ſouvenir me ranima, & je marchai au travers des terres que je ne connoiſſois point. Allons, me diſois-je à moi-même, allons mourir auprès d'elle, ſi en défendant ſa

patrie, elle eſt deſcendue dans la nuit du tombeau les armes à la main. Que la mort réuniſſe deux cœurs qui n'ont pu être enchaînés enſemble par le nœud le plus doux de l'hymen. Peut-être que l'indigne *Mahomet* la tient en ſervitude! Allons rompre ſes chaînes, poignarder l'infâme qui l'outrage, & ne mourons qu'après être vengé.

Je faiſois en marchant ces triſtes réflexions, & le haſard conduiſoit mes pas. Vingt fois je tombai accablé de fatigues. Mes jambes me refuſoient leur ſervice par la foibleſſe & l'accablement où je me trouvois; ſouvent je me ſervois de mes mains pour avancer vers un lieu que j'ignorois. Il n'y eut que

mon déſeſpoir qui me ſoutint, & qui me fit lutter contre les horreurs de ma deſtinée. J'entends quelque bruit, j'approche, & je diſtingue quelques paroles. Je heurte à la porte de la maiſon où j'apperçois quelque lumiere : on m'ouvrit, & j'apprends que je ſuis dans les fauxbourgs de Stora, ville que les Turcs avoient pillé peu de tems auparavant, & dont les habitans n'avoient été préſervés d'un maſſacre général, qu'en ſe ſoumettant à payer tous les ans un tribut conſidérable à la Porte Ottomane. Quelques vieillards qui raiſonnoient entr'eux ſur les malheurs de Négrepont, eurent pitié de mon état déplorable, panſerent mes plaies,

& m'offrirent leur demeure comme un asyle contre les rigueurs du sort. Au récit de mes peines, ils verserent des larmes, me donnerent quelques alimens, & me firent présent de quelques mauvais haillons pour me couvrir. Les vieillards étoient dans une extrême indigence; & ils étoient obligés, malgré leur grand âge & leurs infirmités, de se livrer aux travaux les plus durs, pour amasser de quoi disputer leur vie aux horreurs de la faim & de la nécessité.

Couché sur un peu de paille, je m'endormis : le sommeil répara mes forces. Jeune & vigoureux, je ne tardai pas à me rétablir. J'offris ensuite le peu de vigueur que j'a-

vois recouvrée, à mes hôtes charitables, pour les ſoulager dans leur miſere, & ſans autre intérêt que le pain que j'aurois acquis à la ſueur de mon front, de forcer pour eux la terre à produire les biens qu'elle donne en abondance à ceux qui la cultivent avec ſoin. Mes offres furent acceptées, & j'en conçus une joie d'autant plus vive, qu'étant fort peu éloigné de la ville malheureuſe qui venoit d'éprouver le courroux d'un inſolent vainqueur, je pourrois apprendre dans peu le ſort qui avoit été réſervé à *Erizo* & à ſa famille. Deſcendu du faîte de la grandeur au ſein de l'ignominie, je fouillois la terre, & je cultivois quelques viles lé-

gumes. Etat plus tranquille, il eſt vrai, que celui d'un monarque, ou d'un miniſtre qui a tout à craindre lorſqu'il fait le mal, & qui ignore ſi il plaît lorſqu'il fait le bien. Que je goûtois peu la paix de cet état ! Je gémiſſois dans le fond de mon cœur. Connoiſſant le courage & la fierté de mon aimable maîtreſſe ; je voyois continuellement le glaive ſuſpendu ſur ſa tête, & je la voyois préférer la mort à l'opprobre. Qu'aurois-je pu faire ſeul contre tant d'ennemis ? Perdre ma vie par témérité, & perdre celle d'*Erizo* par imprudence. J'attendis donc du tems, ce que je ne pouvois obtenir par la force, ou par l'intrigue ; je ſaiſis tous les moyens de ſatisfaire

ceux qui m'avoient donné du ſecours, & j'eſpérois qu'un jour je pourrois revoir ma patrie, & rentrer dans le ſein de ma famille, ſi, privé dans ces climats de tout ce qui pouvoit m'y retenir, je trouvois l'occaſion de m'enfuir ſecrétement.



## CHAPITRE V.

*Mort tragique d'Erizo.*

IL étoit tems que j'appriſſe la ſuite de mes infortunes. Un jour que j'étois ſur le boulevard qui ſert de promenade à toute la ville, j'apperçus un officier Italien qui s'étoit diſtingué par ſa valeur dans le ſiége de Négrepont. Il avoit été fait priſonier lorſque *Mahomet* s'étoit rendu maître de la place, & il avoit gémi quelque tems dans les fers, juſqu'à ce que le haſard lui offrit une occaſion favorable de s'échapper. Je m'approchai de lui, il eut

beaucoup de peine à me reconnoître; mais ſongeant peu à l'inſtruire de mes propres aventures, je le priai de m'inſtruire du ſort de la jeune *Erizo*, & de celui de ſon pere.

Le provéditeur, me dit-il, après avoir donné les plus grandes marques de valeur ſur la brêche, & diſputé des barrieres & différens retranchemens, ſe retira dans la fortereſſe. Là, ſon opiniâtreté à ſe défendre lui donna le tems de capituler, & de demander la foi du ſultan pour ſûreté de ſa vie. Ce fut auſſi dans ce moment que ce prince ajouta à ſa férocité naturelle la raillerie & les ſubtilités d'un ſerment ambigu & captieux. Il promit au

au provéditeur d'épargner ſa tête, & comme ſi la bonne foi, cette vertu ſacrée & plus néceſſaire aux rois, qu'au reſte des hommes, ne devoit pas être meſurée ſur l'intention de celui qui la reçoit, auſſi-bien que de celui qui la donne, il trouva l'art d'éluder le ſens de ces propres paroles. Auſſi-tôt qu'il eut *Erizo* en ſon pouvoir, il le fit couper par le milieu du corps, diſant qu'il l'avoit bien aſſuré de garantir ſa tête, mais qu'il n'avoit pas entendu épargner ſes entrailles.

Barbare *Mahomet*, m'écriai-je, quelle infâme furie agite ton cœur? Si tu ne reſpectes pas tes ſermens, quel frein peut-on impoſer à ta rage? *O Erizo!* vous que je re-

gardois déja comme mon pere, permettez que j'arrose vos cendres de mes larmes. Pardonnez si j'envie votre bonheur d'être entré dans le royaume sombre de la mort. Mais, pour ne pas troubler votre tranquillité, que vos mânes ne soient pas averties qu'il est un malheureux qui desire votre destin, & qui voudroit être enfermé dans les ténebres d'un cercueil. Mais quoi, je frissonne ! Ah ! sans doute, je n'ai pas encore appris tous les sujets de douleurs qui me sont réservés ! Celui qui n'a pas épargné le pere, a-t-il pu conserver la fille? Achevez ; ce doute me déchire l'ame, & suspend le cours de mes esprits. Mais non, n'achevez pas;

je me meurs, ſi le cruel ſultan a plongé la plus aimable des mortelles dans les gouffres de l'opprobre & de la douleur.

Semblable à un criminel qui attend l'exécution de la ſentence de ſon juge, il voudroit tantôt retarder, tantôt avancer le moment de ſon ſupplice. La vie eſt pour lui un tourment plus rude que la mort; mais on n'arrive à ce terme fatal que par les douleurs & les agonies. De même je voulois & ne voulois pas apprendre la triſte deſtinée de celle que je chériſſois plus que ma vie. Ces violentes agitations ceſſerent, une ſueur froide s'échappa de tout mon corps; je parus plus tranquille, & l'officier profitant de ce moment

de calme apparent, me raconta en ces termes la fin tragique de mon aimable maîtresse. La vaillante *Erizo* combattoit à la tête de quelques jeunes héroïnes qu'elle animoit par ses discours & par son exemple. Elle fut enveloppée par un bataillon de janissaires, & ne rendit les armes qu'après avoir fait un horrible carnage autour d'elle, & qu'après que ses forces furent épuisées. Le désespoir ranime sa vigueur, mais elle fait de vains efforts; elle est désarmée, elle est chargée de chaînes, & elle est obligée de suivre le vainqueur qui l'entraîne. C'est une tygresse qui a donné plusieurs fois l'alarme à ceux qui la poursuivoient, elle est prise dans les filets qu'on lui

a rendus, il faut malgré ſon courage & ſa fureur qu'elle ſe ſoumette au joug & aux coups de celui qui lui a préparé l'embûche. Les janiſſaires ſont frappés des charmes de cette intrépide guerriere ; ils jugent qu'un pareil tréſor ne doit appartenir qu'au ſultan, & le lui deſtinent. C'eſt alors que la beauté fit ſentir tout ſon pouvoir ; elle ſemble adoucir des cœurs qui n'avoient jamais été ouverts à la pitié, & qui regardoient l'humanité comme une foibleſſe. La fille du provéditeur fut enfermée dans une tour bien gardée ; on la pourvut de toutes les choſes néceſſaires ; on ne lui parla qu'avec reſpect ; on lui promit de ne lui faire aucun outrage,

& on l'entretint des félicités que le grand-ſeigneur lui réſervoit. Souvent, ſaiſie d'horreur, elle gardoit un profond ſilence : ſouvent, indignée de pareilles promeſſes, elle s'écrioit : Hélas, cruels, ôtez-moi la vie ; cette félicité que vous me faites entrevoir, eſt pour moi un outrage. Songez-vous que je ſuis la fille d'*Erizo*, que le barbare *Mahomet* vient de faire expirer dans les tourmens, après lui avoir promis un traitement plus doux, & dû à toute ame généreuſe qui ne s'effraie pas des périls où l'engage ſon devoir. C'eſt vous-mêmes qui me l'avez appris, & vous avez été témoins de ma douleur. Croyez-vous que la fille accorde ſes faveurs

à l'assassin de son pere? Ah! lâches; vous qui devriez me détourner d'un pareil dessein, si je fus capable d'y penser, armez mes mains d'un poignard, je l'enfoncerai dans le sein du traître; c'est ainsi qu'il m'est permis de le caresser. Peu m'importe qu'on le venge après que je serai vengée. Cette vengeance me sera si douce, que je ne puis trop l'acheter; le prix de ma vie est trop modique pour la payer.

*Mahomet* se délassoit des fatigues de la guerre & de son triomphe; il avoit appaisé le désordre & le tumulte qui regnent ordinairement dans une ville livrée au pillage du soldat insolent de ses succès. Couronné de l'auriers qui flattoient son

ambition, il vouloit moiſſonner des myrthes qui le contentaſſent dans ſa débauche. Quelques favoris lui parlerent de la fille d'*Erizo*, & firent la peinture de ſes appas. C'eſt le plus beau & le plus précieux tribut, diſoient-ils, que Négrepont puiſſent payer à votre victoire. Il vous ſera difficile d'en trïompher; mais le ſouverain des muſulmans craint-il les obſtacles? Ils dirent; & le ſultan, impatient, ne put tarder plus long-tems à voir cette beauté, dont la ſeule deſcription avoit allumé ſes deſirs. On amena devant lui la fiere *Erizo*, dont le cœur étoit ſi agité par tant de violentes paſſions, qu'elle reſta troublée, immobile, interdite à l'aſpect du

du ſultan. Approchez charmante fille, approchez, reprenez votre ancien courage. Je ne prétends pas vous traiter en eſclave ; vous ſerez victorieuſe, lorſque vous partagerez la gloire du vainqueur.

A la voix de *Mahomet*, *Erizo* reprit l'uſage de tous ſes ſens & de ſa raiſon. Tel un homme endormi s'éveille par la piquure d'un ſerpent. Oui, moi, s'écria-t-elle, que j'approche d'un monſtre que je dois fuir ? Que la terre s'ouvre plutôt ſous mes pieds, & que je tombe dans les abîmes de l'enfer. Quoi ! *Mahomet* m'exhorte à avoir du courage ! En aurois-je manqué à défendre ma patrie ? En manquerois-je, s'il falloit déchirer ſon cœur,

& le donner à dévorer aux vautours ? Cruel, que je partage ta gloire ; c'eſt-à-dire, que je participe au ſupplice de mon pere, qui s'étoit fié à la foi de tes ſermens ; c'eſt-à-dire que je participe à la mort de mon amant, qui eſt enſeveli dans les eaux de l'Euripe avec tant d'autres braves guerriers ; c'eſt-à-dire que je participe à la honte de ceux qui ont livré indignement ma patrie à ta férocité. Voilà ſans doute quelle eſt ta gloire. Voilà le partage que tu me propoſes. Juges toi-même ſi je puis l'accepter.

Elle dit, & *Mahomet* lui impoſa ſilence. Il comprit bien que dans des momens d'une auſſi grande triſteſſe, *Erizo* écouteroit peu la voix

qui l'appelloit aux plaiſirs, & qu'il compromettroit ſa dignité, s'il s'expoſoit aux refus d'une fille qui ne lui annonçoit que ſon courroux. Il appella ſes eunuques, leur recommanda ce tréſor ineſtimable, & leur en confia la garde. On obéit exactement aux ordres de l'empereur. Chacun s'empreſſoit à l'envi de diſſiper la triſteſſe d'*Erizo*, de la flatter par l'eſpérance d'un bonheur certain, & de lui promettre un empire abſolu & des douceurs parfaites dans le ſerrail. Foible dédommagement pour un cœur qui eſtime les choſes leur juſte valeur. Eſpérances & promeſſes qui n'équivalent pas à un bien réel dont on reſſent vivement la perte.

Le sultan avoit vu *Erizo*, & il brûla d'impatience de la revoir. Il crut que quelques jours avoient suffi pour calmer l'orage qu'il avoit excité. Elle se présenta une seconde fois devant lui; mais bien loin de chercher à s'attirer la bienveillance d'un maître redoutable, elle ne fit que mortifier son amour propre & son orgueil. Ne crois pas, lui disoit elle, me séduire par la beauté d'un séjour que je déteste; tout me devient odieux par ta présence. Ne crois pas que tes prieres ou tes menaces me fassent changer de résolution; je ne suis point une ame vulgaire qu'on trompe par l'amorce du plaisir, ou qui redoute l'appareil effrayant d'un supplice cruel.

Tu ne peux paroître à mes yeux que comme une furie teinte de ſang, qui ſecoue ſes ſerpens dans mon cœur, & qui, avec la pâle lumiere de ſon flambeau, éclaire le ſein où je dois porter ma vengeance. Tes tourmens ſeront pour moi les faveurs les plus douces, & je n'en ai pas de plus grande à t'accorder que ma mort.

Eh bien, lui répondit *Mahomet*, qui craignoit peut-être le reſſentiment de cette fille courageuſe, il eſt tems d'abaiſſer cette fierté qui m'outrage. Nous verrons ſi elle eſt à l'épreuve de la crainte & de la douleur. Je ne te donne plus, *Erizo*, que cet inſtant pour délibérer. Choiſis le parti que tu veux prendre,

ou de contenter mes desirs, ou de périr dans les supplices. Tu aurois déja dû prévoir mon choix, s'écria-t-elle ; si l'orgueil, plus que la sensualité n'aveugloit ton esprit. Ordonne des supplices : je pars. En effet elle descendit dans la cour du palais; & un bourreau lui trancha la tête dans l'instant même qu'elle tendoit les bras vers les cieux, & qu'elle demandoit à être réunie à son pere & à son amant.

Il existe encore cet amant, m'écriai-je ; & vous allez, *Erizo*, le chercher dans les ombres de la mort! Le voilà qui voudroit mourir pour aller vous rejoindre dans le séjour que vous habitez. Ce sera pour lui le sein de la félicité, puisqu'il vous y

trouvera. Enfonce ce fer dans ma poitrine, cher compagnon de mes malheurs; tu me dois ce ſoulagement après m'avoir appris la triſte deſtinée de l'objet unique que j'adorois. A ce diſcours, l'officier qui parloit reſta immobile de ſurpriſe, je tombois tout-à-coup du déſeſpoir dans l'anéantiſſement. Heureux état pour un infortuné, & auſſi doux que le trépas : mais peu-à-peu la ſenſibilité revient, & avec elle toute l'amertume des malheurs. Excuſez, tendre *Abdeker*, & vous charmante *Fatmé*, ſi je ne peins à votre imagination que des tableaux triſtes & lugubres. Un amant goûte autant de douceurs à parler de ſes peines, qu'à raconter ſes plaiſirs.

Hélas ! répondit le médecin, qui ne vouloit pas s'ouvrir entiérement à *Mocenigo*, ce que vous nous apprenez doit nous consoler dans notre exil. Le sacrifice que *Mahomet* fit de l'aimable *Irene* à la cause publique, nous détermina à quitter un lieu où tout étoit à craindre, puisque le tyran qui y régnoit, ne respectoit ni les droits justes de l'honneur & de la vertu, ni les charmes puissans de la beauté & de l'amour. Qui parvient à ce degré de barbarie, ne peut pas s'effrayer des autres crimes ; & son front ne peut rougir que du sang que sa main répand. *Fatmé* aussi vertueuse qu'*Erizo*, eût aussi sans doute subi le même sort. Ce n'est qu'en fuyant

qu'on évite le soufle pestiféré d'un monstre qui vomit le poison, qui est hérissé de dards & de glaives, qui enfante les tortures & la mort. Heureux si nous sommes dans un climat où l'on protege la candeur & l'innocence; nous bénirons mille fois le vent favorable qui nous y a conduit.

A ce discours, *Fatmé* pâlit, en se rappellant dans la mémoire la maniere dont le perfide sultan avoit voulu la faire périr, lorsqu'il reconnut qu'il étoit son frere : mais la prudence vouloit qu'elle tînt encore ce secret caché jusquà ce que le ciel fît briller le moment de la vengeace.

Elle témoigna beaucoup de compassion sur le destin d'*Erizo*, & l'on

attribua cette pâleur à sa sensibilité. Achevez, dit-elle à *Mocenigo*, achevez votre histoire, & dites-nous comment vous avez pu éviter le bras du cruel *Mahomet* qui vous persécutoit.

Ce n'est pas, reprit le neveu du doge, sans affronter les plus grands périls, que j'ai revu les murs de ma chere patrie. L'officier Italien qui m'avoit raconté la fin tragique du provéditeur & de sa fille, & qui avoit en même tems découvert tout mon amour pour cette jeune héroïne, eut pitié de ma situation, & se reprochoit à lui-même d'avoir été si véridique dans la narration qu'il venoit de me faire. Il m'engagea à fuir de Négrepont, & vou-

lut m'accompagner dans ma fuite. Depuis long-tems il habitoit dans cette iſle, & il en connoiſſoit juſqu'aux routes les plus détournées. Je partis après avoir remercié les vieillards qui m'avoient donné l'hoſpitalité avec tant de zele, & après leur avoir promis des marques de ma reconnoiſſance dans des tems plus heureux. Je parvins bientôt à l'extrémité de l'iſle ; & j'entrai dans une barque où ſe trouvoient quelques négocians qui tranſportoient des marchandiſes dans la Natolie. Ils nous reçurent pour quelque argent que nous leur offrîmes. Notre navigation fut aſſez heureuſe, & nous deſcendîmes ſur une côte où nous aurions perdu la vie, ſi nous

n'eussions feints d'être amis des Musulmans, & voués au service de *Mahomet*. Cependant ce fut alors que le ciel parut se déclarer en ma faveur, & que le sort cessa de me persécuter.

Le foible *Canalis* fut dépouillé de son emploi aussi-tôt qu'on eut des nouvelles de son peu de courage. Il fut remplacé par *Pierre Mocenigo*, mon oncle, qui l'arrêta prisonnier, & l'envoya à Venise, d'où il fut banni à perpétuité par un arrêt du Sénat. Le nouveau commandant vint d'abord se signaler sur les côtes de Natolie, par des débarquemens toujours désavantageux aux Turcs. Je fus me jetter entre ses bras lorsqu'il remontoit dans son vaisseau

pour aller chercher & plus de gloire & plus de profit pour la république A ſpeine put-il me reconnoître, tant la triſteſſe, la douleur & les fatigues avoient altéré les traits de mon viſage. D'ailleurs, n'ayant pu recevoir aucune nouvelle de moi; il me croyoit au nombre de ces braves guerriers qui étoient péris les armes à la main, en s'oppoſant à la violence & aux fureurs des ennemis. En m'embraſſant, il verſa quelques larmes de tendreſſe, & il me permit de l'accompagner dans ſes expéditions. Expéditions qui avoient plus d'éclat que de fruit, & conſoloient peu les Vénitiens de la perte de Négrepont. Le ſultan en étoit quitte pour quelques vieux

édifices qu'on lui brûloit ſur les côtes de l'Aſie, & dont la flamme même ſervoit à éclairer la retraite précipitée des incendiaires; tandis qu'il gagnoit des provinces entieres où il ſe maintenoit ſi bien; qu'il ne falloit preſque pas ſonger à l'en dépoſſéder. Mon oncle y ſongeoit pourtant; couvert de gloire, il s'apprêtoit à porter le fer & la flamme du côté des Dardanelles, lorſqu'il fut appellé en Chypre pour favoriſer les ſecrettes prétentions de la république, ſur la ſucceſſion du jeune roi qui venoit d'être empoiſonné.

Ayant affermi la domination des Vénitiens dans l'iſle de Chypre, il parut avec ſa flotte dans la plus

prochaine rade de Scutari, qui eſt le rempart de la mer Adriatique. Il en fit lever le ſiége, après avoir maſſacré un grand nombre des ennemis. La république crut ne pouvoir mieux lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices ſi importans, qu'en l'élevant à la dignité la plus éminente. On le proclama doge d'une voix unanime, avec des applaudiſſemens qui font honneur à ſa valeur & à ſon intégrité. Mais que nos ſuccès ont été peu ſoutenus. Il y a peu de tems que nous avons appris que notre armée d'Albanie a été miſe en déroute par *Mahomet*. Tuteurs du jeune prince *Jean Caſtriot*, fils de *Scanderbeg*, nous entretenions un

corps d'armée en Albanie, afin de chaſſer les troupes Ottomanes attachées au blocus de Croye & de ravitailler la place où la diſette des vivres étoit extrême. En vain avons-nous lutté contre l'ennemi formidable qui en faiſoit le ſiége ; notre armée a été taillée en pieces ; & la capitale d'Albanie eſt demeurée ſans aucune eſpérance de ſecours. Telle eſt l'origine de la haine & des ſoupçons des Vénitiens contre tout ce qui porte les marques & le caractere de l'empire du Croiſſant. Voilà la ſuite funeſte de mes amours & de mes malheurs. Jugez à préſent des prétentions du peuple avec lequel vous vivez, de ce que vous devez en craindre, de ce que vous

devez en eſpérer. Quelque événement qu'il arrive, vous pouvez compter ſur un attachement & une fidélité inviolable de ma part. Je croirois me manquer à moi même que de ne pas vous ſervir avec autant de zele que j'ai d'eſtime pour vous.



## CHAPITRE VI.

*On ne ſait comment ſe tirer de certains dangers. Origine du collier, du bouquet, des ceintures, des braſſelets & des bagues.*

TOUTES ces confidences de la part de *Mocenigo*, raſſurerent *Abdeker*, & tranquilliſerent un peu ſes ſoupçons. Il ſe perſuada qu'un homme qui dévoile auſſi ingénuement ſon caractere, & qui peint lui-même ſes paſſions & ſon penchant, n'eſt point capable de perfidie; mais l'amour marche dans des routes détournées, qu'on ne peut appercevoir

du chemin le plus à découvert, ou plûtôt il erre dans un labyrinthe dont lui ſeul connoît les iſſues. *Mocenigo* redouble ſes aſſiduités auprès de *Fatmé* ; le médecin n'en eſt point alarmé. *Fatmé* en eſt fort contente, & *Floriſe* en ſecret les ménage & les favoriſe.

Le neveu du doge entre dans l'appartement de celle dont il vouloit tenter enfin la conquête. Il la trouve dans un négligé qui équivaloit preſque à la nudité. Façon de ſe vêtir bien plus avantageuſe aux femmes que toute la pompe, l'éclat & l'étalage de leurs habits ſuperbes & enrichis de maſſes d'or & d'argent. Une femme habillée ne plaît ſouvent que parce qu'elle a mis en

œuvres toutes les reſſources de la coquetterie. Une femme en négligé plaît ſeulement parce qu'elle eſt aimable. Dans le dernier cas, l'amour propre eſt bien plus ſatisfait ; c'eſt à ſa taille fine & légere ; c'eſt au contour & à la forme propre de ſon corps ; c'eſt à ſes graces naturelles qu'on doit tout l'avantage de plaire, d'inſpirer des deſirs & de ſoumettre des cœurs dont on feroit peu de cas, ſi leur eſclavage ne nourriſſoit leur vanité.

Mocenigo profita des avantages que lui laiſſe un habillement auſſi commode. Il avale déja par les yeux la volupté à longs traits. Le moment eſt favorable ; il eſt ſeul avec ſa maîtreſſe, qui a déja pour lui

un doux penchant; il n'a que très-peu de voiles à écarter pour parvenir au terme qu'il desire. Le soufle seul de Zéphire auroit découvert les trésors que la chaste Diane fit voir à Actéon, lorsquelle sortit du bain avec ses nymphes. *Mocenigo* colle ses levres sur celles de *Fatmé*, il porte la main sur son sein ; cette même main devient de plus en plus libertine ; la coëffure, la robe ; le mouchoir sont tous chiffonnés ; *Fatmé* se défend mal ; l'amant s'enhardit par les premieres faveurs qu'il obtient ou qu'il dérobe ; sûr de l'impunité, il ne craint plus les reproches, il ne les écoute plus ; il tente tout, croyant pouvoir tout oser. L'amante alloit succomber,

ſi ranimant ſon courage, elle ne ſe fût levée tout en déſordre, & n'eût combattu avec ſes larmes un ennemi qu'elle chériſſoit.

Quoi! s'écria-t-elle? Quelle furie nous agite en ce moment, & nous ouvre la porte des remords! Hélas! *Fatmé*, ferois-tu une pareille injure à celui qui t'adore? Et toi, *Mocenigo*, préparerois-tu cette ignominie aux mânes plaintives d'*Erizo*, qui redemande encore aux dieux ſon amant, & qui m'accuſe de lui enlever celui qui lui avoit juré un amour éternel? J'entends ſes cris au fonds de mon cœur, je l'apperçois ſe lever de ſon tombeau, & je la vois armer les enfers pour ſeconder ſa vengeance. Fuyons le

crime, ſi nous ne ſommes pas aſſez forts pour réſiſter à ſes amorces. Il eſt encore tems de l'éviter, & de conſerver notre innocence; ſi cependant c'eſt être encore innocent que d'avoir livré ſon cœur aux attraits ſéducteurs d'une paſſion qui y laiſſe toujours des traces fort profondes. Peut-on être en ſanté, lorſqu'on porte le poiſon dans ſon ſein.

Fatmé tint ce diſcours avec trop d'énergie & de vivacité pour que *Mocenigo* ne s'arrêtât pas. Ses tranſports parurent ſe calmer; mais au milieu de ce calme, on appercevoit une agitation auſſi redoutable que l'orage. Telle eſt une incendie prête à dévorer une forêt entiere : on jette de l'eau ſur la flamme; elle

pétille, elle s'écarte & fait un bruit épouventable. Ce n'eſt que par degrés que le mouvement du cœur & l'efferveſſence du ſang ſe rallentiſſent. La mer même après la tempête vient encore en frémiſſant, briſer ſes flots ſur le rivage. *Mocenigo* pouſſe de profonds ſoupirs, ſon cœur palpite, ſon front eſt couvert de ſueur, ſes membres ſont tremblans. C'eſt un lion qui mugit au fonds d'une forêt, & qui appelle ſa femelle à ſes tendres careſſes. *Fatmé* gémit, ſes yeux ſont humides & de plaiſir & d'inquiétude; ſa reſpiration eſt entrecoupée, ſa démarche eſt incertaine. C'eſt une tourterelle qui ſe plaint & qui ſe conſume pour ne pas manquer à ſa fidéliré.

Bientôt

Bientôt une certaine langueur s'empare de tous ses membres ; elle va s'asseoir, sans y songer, auprès de celui qu'elle vouloit éviter. Le feu qui alloit s'éteindre, se rallume bien vîte. Ils sont comme ces bois combustibles & aromatiques de la forêt du Liban, que l'Amour allume d'une étincelle de son flambeau. Que deviendront ces amans déja affoiblis par un premier combat ? Aucun ne pourra se dire vainqueur; ils seront tous deux vaincus.

On entend du bruit à la porte de l'appartement, la porte s'ouvre sans que *Florise* annonce ; c'est *Abdeker* qui arrive & qui voit *Mocenigo* serrant encore avec passion le bras de *Fatmé*. Le médecin demeure

interdit ; il n'ofe avancer ; il craint d'éclaircir le myftere : il aime mieux refter dans l'illufion, plutôt que de lire fa honte fur le front de celle qu'il adore. *Fatmé* eft auffi confufe que fi on l'eût furprife en confommant le crime & la trahifon la plus noire. Elle appréhende de lever les yeux, de peur de lire fur le vifage de fon amant, l'arrêt fatal qui la condamne. *Mocenigo* eft moins déconcerté ; au milieu de fa furprife, il fonge à écarter même jufqu'aux apparences, ne pouvant être convaincu de la réalité. Il tire fon mouchoir, l'applique fur fes yeux, pour cacher leur trouble & leur agitation. Il feint de pleurer, & pouffe des fanglots qui paroiffoient les mar-

ques de la plus accablante tristesse. Hélas, s'écrioit-il, charmante *Erizo*, je tiens le modele de tes beaux bras ; tu ne me refusois pas, comme *Fatmé*, la douce satisfaction de les embrasser. Je les ornois de brasselets enrichis de perles & de diamans. Leur éclat ne séduisoit pas ton ame ; ce qui te les rendoient plus précieux, c'est qu'ils soutenoient le portrait de ton amant, dont tu baisois sans cesse l'image.

A ce discours, *Abdeker* s'imagine s'être mépris, & pense que les soupçons dont il vient d'être agité, ne partent que de quelque retour de sa jalouse fureur. Il s'approche, & il voit alors *Fatmé* & *Mocenigo* moins coupables. La jeune Géor-

gienne ſe leve, elle entrevoit l'excuſe que lui fournit l'officier Vénitien. Aux doutes qu'a pu former ſon amant, elle ſe raſſure, elle embraſſe le médecin, & multiplie d'autant plus ſes careſſes, qu'elle ſoupçonne ſon cœur bleſſé par des apparences qui ſembloient annoncer une infidélité. Tel eſt ordinairement le remede que les femmes préparent à leurs époux, lorſqu'elles veulent les tromper. La moins ruſée ſait prendre ce maſque à propos, & l'époux, de bonne foi, eſt la dupe d'un perſonnage qui ſatisfait ſi agréablement ſa paſſion & ſon amour-propre. Il ne craint pas le ſerpent caché ſous les fleurs.

*Mocenigo* ſalue *Abdeker* qui paroit

touché de ſa feinte douleur. Et après quelques paroles conſolantes, *Abdeker* dit au Vénitien : Vous parliez de braſſelets, je veux vous en enſeigner l'origine ; peu de perſonnes la connoiſſent. *Fatmé* ne me refuſera pas ſon attention; tout ce que je vais dire intéreſſe trop les graces & le talent de les faire valoir.

De tous les tems les mortels ont rendu leurs hommages à la beauté ; les dieux l'ont formé au printems de leur éternité ; ils l'ont formé au jour de leur plus belle fête ; ils l'ont formé dans les plus doux momens de leur loiſir & de leur volupté. C'eſt donc rendre un culte à la divinité, que d'en rendre un à la beauté ; ou plutôt la beauté eſt une

divinité qui exige notre cœur & nos offrandes. Dans ces ſiecles fortunés où l'on n'écoutoit que la voix de la nature, les hommes heureux dans leur innocence, après avoir mis des couronnes de fleurs ſur la tête des dieux qui préſidoient à leurs temples, en mettoient de nouvelles ſur la tête des jeunes filles qui les captivoient par leurs charmes. Une ſeule couronne ne ſuffiſoit pas pour exprimer tout leur amour & tout leur reſpect, ils en faiſoient promptement une autre avec la roſe & le muguet. L'innocente fille l'acceptoit; & trouvant ſa tête déja chargée d'un trophée, elle ornoit ſon col de cette couronne, qui, étant le prix de ſes attraits, les faiſoient

briller encore avec plus d'éclat. Telle fut l'origine des colliers qu'on fit enſuite avec des effets plus précieux, à meſure que les hommes, quittant leur premiere ſimplicité, ſe livrerent au luxe, & donnerent une valeur chimétique aux richeſſes. Mais, un amant ſe contente-t-il de donner deux couronnes à l'objet qu'il chérit, & qui mérite plus de mille couronnes? Il va chercher de nouvelles fleurs dans ſes parterres, il en aſſortit les couleurs, & porte à ſa maîtreſſe un préſent que Zéphyre deſtinoit à Flore. L'amante le reçoit avec plaiſir, & ſa vanité en eſt ſatisfaite. Elle réunit l'anémone, l'œillet & le jaſmin, & en forme un bouquet, qu'elle

place comme un trophée dans ſon corſet. Elle examine les couronnes, choiſit la plus large pour mettre à ſa ceinture, & paſſe les plus étroites dans ſes bras, dont la beauté mérite autant d'être couronnée, que la majeſté qui éclate ſur le front. Voilà l'origine du bouquet, de la ceinture & des braſſelets, qui furent enſuite fabriqués avec des perles, des éméraudes & des diamans; parce qu'il n'y a rien de trop précieux pour celle qui doit nous poſſéder nous-mêmes. Un amant n'a jamais fini, lorſqu'il s'agit d'orner celle qu'il aime. Il cueille des joncs aromatiques, & en forme de petits cercles qu'il jette aux pieds de l'objet de ſon amour. La tendre fille,

qui ne néglige rien de ce qui vient de ſon amant, les ramaſſe & les met à ſes doigts ; de ſorte qu'il n'y a pas une ſeule partie de ſon corps qui ne ſoit couronnée. Tels furent les premiers élémens des bagues dont on n'a pas rehauſſé le prix en allant chercher ce qu'il y a de plus rare dans l'Inde. Telle fut *Iphigénie*, que ſon pere *Agamemnon* voulut immoler pour appaiſer la colere de Diane. Son front, ſes bras, ſes pieds ſont ornés de couronnes de fleurs. Les Grecs accourent en foule pour admirer ſa beauté, & le ciel fait grace à l'obéiſſante victime, que la tendreſſe du pere, & l'affection du peuple couronnoient avant de la préſenter au tribunal des dieux.

*Fatmé* & *Mocenigo*, qui ne s'attendoient pas qu'*Abdeker* renonçat si vîte à ses scrupules, s'applaudirent intérieurement de leur stratagême, & applaudirent hautement à l'imagination brillante du médecin, qui fut flatté des éloges répétés qu'il reçut dans cette occasion. *Mocenigo*, dont le visage étoit devenu plus serein, fit différentes questions à *Abdeker*. Il lui demanda l'origine des boucles d'oreilles, & comment les oreilles contribuoient à la beauté. Le médecin, encouragé par l'attention & l'envie d'apprendre de ses éleves, reprit la parole & dit :

Les oreilles sont situées sur les parties latérales de la tête, de maniere qu'elles font une partie de la

face. Quelques peuples les tiennent à découvert, & d'autres les tiennent cachées sous leurs cheveux ou sous leur turban. Mais en général, les femmes les laissent voir, & sont persuadées, avec raison, qu'elles accompagnent avec grace tous les traits du visage. L'oreille externe est presque toute formée d'un cartilage très-ample & très-façonné qui est comme la base de toutes les autres parties dont elle est composée. Elle ressemble en quelque façon à une coquille de moule, dont la grosse extrémité seroit tournée en haut, la petite en bas, la convexité du côté de la tête, & la cavité en dehors. Lorsque les oreilles n'ont pas été contraintes par des bandes

dans la jeunesse, elles sont naturellement courbées en devant. Elles sont encore bordées d'une espece d'ourlet qui fait le contour de la grande portion. C'est de la belle forme de cet ourlet, de la régularité de la conque, & du contraste singulier des éminences & des cavités que les oreilles tirent leurs principaux agrémens. Celles qui sont petites sont les plus estimées : les grandes font penser à celles de Midas, assez décrié pour avoir porté les oreilles d'un animal employé à de vils travaux. Avec l'âge, quelques-unes des éminences de l'oreille se couvrent de poils qui en voilent l'élégance, & qu'on peut détruire facilement. La propreté exige sur-

tout qu'on nétoie exactement le conduit qui transmet les sons au timpan. Il s'y filtre une matiere jaunâtre & épaisse, à laquelle on donne le nom de cire. Cette cire, après un certain tems, paroît à l'extérieur, n'offre rien que de dégoûtant, & annonce une personne malpropre, ou au moins négligente.

Le lobe de l'oreille, c'est-à-dire, la portion molle qui est au-dessous de la conque, est simplement composée de peau, & d'un tissu graisseux. C'est ce petit lobe qu'on perce (1) pour y suspendre les pierres les plus rares. L'usage de porter les boucles d'oreilles est fort

(1) Voyez l'observation IV.

ancien ; & je vous ai déja fait mention de Junon qui mit ſes boucles d'oreilles, pour plaire davantage à Jupiter, au moment qu'elle méditoit de le trahir. Les boucles d'oreilles étoient une marque d'honneur ou d'opprobre, ſuivant les coutumes des nations. Les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs & les Perſes les regardoient comme un ſigne de diſtinction & de nobleſſe. Les femmes mettoient leur boucles d'oreilles les jours de fêtes, les jours qu'elles paroiſſoient dans le temple, les jours qu'elles alloient dans les promenades publiques. Lorſqu'une fille étoit préſentée à ſon futur époux, elle n'oublioit aucun ornement de la toilette, & met-

toit à ſes oreilles les pierres précieuſes que ſes parens ou ſon amant lui avoient donné. Chez les Romains, au contraire, c'étoit une marque d'eſclavage, que d'avoir des oreilles percées. Lorſqu'ils eurent ſoumis les Arabes & les Carthaginois, ils leur firent porter des anneaux à leurs oreilles, comme à leurs eſclaves. Mais, quelques contraires qu'ayent été les façons de penſer des différentes nations, il eſt conſtant qu'en tous lieux, les femmes portent aujourd'hui des boucles d'oreilles, ſoit pour donner plus d'éclat à leur beauté, ſoit pour faire marcher l'opulence à côté des graces. On ne s'aviſe plus aujourd'hui de les regarder d'un œil de mé-

pris ; au contraire, plus les femmes ſont riches & diſtinguées, plus elles s'efforcent de porter un poids, & un nombre conſidérable de diamans à leurs oreilles.

Ce qui nourrit la vanité, dit *Mocenigo*, eſt toujours un fardeau bien léger. Je me rappelle dans la mémoire un fait qui revient aſſez bien au ſujet dont il eſt ici queſtion. *Cléopâtre*, la derniere reine d'Égypte, poſſédoit les deux plus belles perles dont jamais ait fait mention l'hiſtoire. Ces perles lui avoient été laiſſées par les rois d'Orient, ſes prédéceſſeurs. Un jour que *Antoine* lui eut donné un magnifique repas, elle loua ſa dépenſe & ſa profuſion ; mais elle le

fit

fit d'un ton ſi ironique, que le conſul en reſta ſurpris. Son embarras augmenta bien plus lorſqu'elle l'invita pour le lendemain à un ſouper, où elle l'aſſuroit que d'un ſeul coup elle avaleroit la valeur de plus de deux cents ſeſterces. *Antoine* ne manqua pas de ſe rendre à ce feſtin, & il ne vit rien d'abord qui pût remplir ſon attente. A la fin du repas, il demanda à la princeſſe comment elle prétendoit tenir ſa promeſſe. Auſſi-tôt elle fit deſſervir tous les mets qui étoient ſur la table, & commanda qu'on apportât le deſſert. Un échanſon, inſtruit des intentions de ſa maîtreſſe, ſervit ſeulement une coupe remplie d'un vinaigre très-fort &

très-rectifié. *Cléopâtre* alors prit une de ses boucles d'oreilles, la trempa dans ce vinaigre, où elle ne tarda pas à fondre, & avala sur le champ tout ce que contenoit la coupe. Elle alloit prendre l'autre perle pour la dissoudre & l'avaller de la même façon; mais *Antoine* l'arrêta, & fut content de la premiere expérience (1). On rapporte qu'un certain *Clodius*, fils d'*Esope*, le poëte tragique, fit la même épreuve avec les boucles d'oreilles qu'il avoit reçues de *Metella*, lesquelles étoient

(1) Voyez *Pline*, Hist Nat. liv. 9, chap. 35, & liv. 10, chap. 51. *Macrobe* rapporte le même fait, liv. 3, chap. 17 de ses Saturnales. *Valere maxime*, liv. 9, chap. 1.

eſtimées mille ſeſterces ; c'eſt-à-dire, plus de cents mille francs (1).

Une pareille prodigalité, répondit *Abdeker*, eſt plutôt à blâmer qu'à applaudir. Un pareil luxe ne ſert à rien, il tend plutôt à détruire les productions uniques de la nature. J'en dirois preſque autant de la coutume bizarre des Indiens, qui attachent des perles à leur nez & à leur front. Cette parure, bien loin de leur donner quelque agrément, ne fait que les rendre encore plus difformes. Il eſt

(1) *Filius Æſopi detractam ex aure Metellæ.*
*(Scilicet ut decies ſolidum exhiberet) aceto*
*Diluit inſignem baccam.*

(HORAT, *ſat.* 3, *liv.* 2, *v.* 238.

un art pour se parer. Cet art est fils de la modération & du bon goût. Les graces toutes nues sont trop ingénues & trop simples ; surchargées de parures, elles sont bizarres, ridicules, insensées.

Cette conversation finie, *Mocenigo* s'en retourna chez lui, en se félicitant des bons procédés du médecin dans une occasion aussi critique, & se flattant de pouvoir obtenir quelque victoire sur *Fatmé*, dans des momens plus heureux. *Abdeker*, seul avec sa maîtresse, se rassasioit de ses charmes ; & écartoit sans cesse les images que rassembloit dans son imagination une jalousie qui commençoit à être bien fondée. *Fatmé*, qui se croyoit encore plus

coupable qu'elle ne l'étoit effecti-vement, ſe faiſoit de violens efforts pour cacher ſa triſteſſe. Elle ſentoit que la gaîté eſt la marque la plus sûre d'une conſcience pure & ſans remords.



## CHAPITRE VII.

*Emprisonnemens d'Abdeker & de Fatmé. Incursions de Mahomet.*

LA nuit qui avoit amené le calme le plus heureux, fut suivi du jour le plus agité & le plus tumultueux qu'aient fixé les arrêts du destin. La république venoit de recevoir la nouvelle que *Mahomet* lui-même étoit passé en Italie avec un corps d'armée considérable, & qu'il avoit forcé des postes qui appartenoient aux Vénitiens. L'épouvante s'étoit répandue par toute la ville, & le doge avoit assemblé son conseil.

Le corps de la nobleſſe & des ſenateurs étant arrivé dans la grande ſalle de l'audience, *Barbaro*, un des nobles Vénitiens, ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & demanda en grace qu'on voulût bien l'écouter quelques inſtans. Ne méritons-nous pas par notre imprudence, s'écria-t-il, les malheurs qui nous menacent. Nous avons été tranquilles, tant que l'empereur Ottoman a paru détourner ſes regards de deſſus notre république; mais devions-nous nous croire en repos tant que notre ennemi le plus cruel exiſtoit. Bien loin de chercher à épuiſer ſes forces, nous lui en avons prêté au contraire de nouvelles. Notre ville ſert aujourd'hui d'aſyle à ſes eſpions.

Nous les voyons ſans nous y oppoſer. Ceux mêmes qui ont paru juſqu'à préſent ſe charger particuliérement de la défenſe de la patrie, les protégent & ſemble leur prêter les mains. Mais, dois-je me taire, lorſqu'il s'agit du ſalut de tous, & ne point nommer celui ſous les yeux duquel ſe doivent tramer les plus horribles complots. Non, ſans doute, & je ne dois pas craindre de faire ici le rôle de délateur, toujours odieux, quand il ne tend pas à la punition du crime, ou au bien général de l'état.

Le neveu du doge reſpectable qui nous aſſemble ici pour la cauſe commune, *Mocenigo* eſt l'imprudent qui favoriſe un étranger dont les

les intentions ſont de nous perdre. Cet étranger eſt *Abdeker* qui eſt un frere de *Mahomet*. Vous n'ignorez pas qu'*Amurat* en mourant laiſſa encore un fils qu'il recommenda à *Mahomet* : mais le premier ſoin de ce monſtre, à ſon avénement à la couronne, fut de violer la parole qu'il avoit donné à ſon pere. Il chargea *Calil Pacha* de faire périr cet enfant, ſelon les maximes impies de chaque nouveau ſultan, qui, par ce ſacrifice de ſon propre ſang, prétend ôter un chef aux mécontens, & n'avoir plus à craindre un uſurpateur dans ſa famille. *Calil Pacha* n'a pas exécuté les ordres inhumains de ſon maître, il a élevé cet enfant en ſecret, & c'eſt lui

que nous voyons paroître à Venise sous le nom d'*Abdeker*. Il se ménage toujours des correspondances secrettes avec la Porte Ottomane; il prétend toujours au thrône, quoiqu'il en soit fort éloigné, & il est peut-être plus à craindre dans son obscurité, que s'il paroissoit dans un plus beau jour. Le ver timide qui se réfugie au centre d'un fruit, le mine peu-à-peu, & le fait périr. Ne pourroit-il point entrer dans l'ordre des projets de cet ennemi caché, d'attirer sourdement son frere sur nos terres, de l'exposer à de nouveaux périls où son courage l'emporte, & de profiter du moment où le sultan rendroit les derniers soupirs, pour se mettre

à la tête de ſon armée ; s'y faire déclarer empereur & retourner à Conſtantinople, après avoir écraſé la puiſſance Vénitienne ? C'eſt depuis que nous avons cet étranger dans nos murailles, & que nous l'avons vu même à la promenade ſe confondre hardiment avec les nobles ; que nous avons vu auſſi *Mahomet* ſonger à pénétrer dans le cœur de nos états. Sans des motifs particuliers qui nous ſont inconnus ; ſans des plans exacts & bien combinés ; ſans des avis ſecrets & intéreſſans, l'empereur Turc quitteroit-il les terres de ſa domination, ou négligeroit-il des ennemis plus voiſins, pour venir combattre des ennemis éloignés & tranquilles, ou

s'emparer des villes qui resteront difficilement sous sa domination, par l'impossibilité d'y apporter un prompt secours? Après toutes ces considérations, je conclus, augustes sénateurs, qu'il faut se saisir d'*Abdeker*, avant que d'aller éteindre les flammes qui nous environnent, & dont la fumée obscurcit l'air que nous respirons ici. *Abdeker* est le feu qui allumera parmi nous le flambeau de la discorde, & qui peu-à-peu nous réduira en cendres, sans que nous nous en appercevions.

Il s'excita un murmure général dans toute l'assemblée, & chacun sembloit approuver l'avis de *Barbaro*, lorsque le neveu du doge s'apprêtoit à répondre. Il avoit été

attaqué d'une maniere outrageante, & il ne pouvoit tarder plus longtems à prouver ſon innocence. Il ſentoit bien que toute l'accuſation ne partoit que de la baſſe jalouſie de *Barbaro* qui avoit tenté plus d'une fois la connoiſſance de *Fatmé* auprès de lui : mais il lui avoit réſiſté d'une maniere ferme, connoiſſant la méchanceté de ſon caractere, & ſon mépris inſolent pour les femmes. Peu-à-peu l'émotion qui régnoit dans l'aſſemblée, ſe calma, *Mocenigo* profita de ce moment de ſilence pour ſe faire entendre, & parler en ces termes.

On défere à votre tribunal deux perſonnes ſuppoſées coupables; l'une eſt préſente, & l'autre eſt abſente :

mais leur cauſe paroît tellement unie, que celui qui prouvera l'innocence de l'une, fera voir en même-tems l'innocence de l'autre. Raſſurez-vous, chef vénérable de notre république, votre neveu ne s'eſt point noirci du crime dont on l'accuſe. Raſſurez-vous, illuſtres ſénateurs, *Mocenigo* qui a déja ſacrifié ſa vie pour les intérêts de ſa patrie, eſt encore prêt à verſer tout ſon ſang pout elle. Je connois, il eſt vrai, *Abdeker*; celui qui me le reproche a tenté pluſieurs fois de le connoître, moins ſans doute, pour le démaſquer, que pour le déshonorer. *Abdeker* eſt un médecin Arabe, dont le mérite eſt trop étendu pour reſter reſſerré dans les limites étroites

de quelques provinces mal peuplées. Il vint à Conſtantinople, où il exerça ſa profeſſion d'une maniere diſtinguée. Ce fut-là qu'il connut *Fatmé*, la plus belle des mortelles, il l'épouſa, & s'eſt refugié avec elle dans cette ville, pour éviter les pourſuites de *Mahomet*, qui n'auroit pas manqué de lui faire enlever ſa femme, s'il eût connu ſa beauté. Telle eſt, en peu de mots, l'hiſtoire de cet étranger qui fait aujourd'hui le ſujet de vos alarmes. Tout ſon crime eſt d'avoir regardé vos états comme un aſyle où il pouvoit vivre en ſûreté, & ne pas craindre les inſultes d'un ennemi, dont vous avez conjuré la perte. C'eſt un frere, dit-on, de ce fier

tyran. Ce n'eſt qu'une fable, qui a pris ſon origine dans quelques bruits populaires (1). *Mahomet*

---

(1) *Phranza* (*lib.* 3, *cap.* 2.) ne donne pas de frere à *Mahomet*. Cet hiſtorien traitoit en ce tems-là des affaires importantes avec les Turcs, en qualité de miniſtre d'état de l'empereur Conſtantin. Il pouvoit écrire ſur de bons mémoires en cette occaſion, puiſqu'il fut ambaſſadeur en Servie, auprès de la deſpœne Marie, lorſque la mort d'*Amurat* l'eut tirée du ſerrail. *Barthelius*, (*lib.* 7.) ſemble auſſi être perſuadé qu'*Amurat* ne laiſſa point après lui d'autre fils que *Mahomet*. Mais la foule des autres hiſtoriens (1) veut perſuader le contraire, quand ce ne ſeroit

(1) *Chalcond.* lib. 7. *Ducas* cap. 33. *Sanſovino*, vit. di Mahom. *Sacredo*, pag. 70. *informat. di Paol Giovio.*

n'eut jamais de frere, les Musulmans qui ont toujours les yeux fixés sur le thrône de leur empereur

---

que pour exagérer les cruautés de *Mahomet* envers cet enfant, qu'ils nomment tantôt *Tharsines*, tantôt *Cialapin*. On s'avisa même, quelque tems après (1), de donner à *Mahomet* un nouveau frere, soustrait du serrail par le visir *Calil-Pacha*, & porté secrétement à Venise, & de-là à Rome, où le pape *Calliste III* le fit baptiser, & le nomma *Calliste Ottoman*. On ajoute qu'il étoit homme de probité; & qu'étant venu en Allemagne, il y subsista par les libéralités de l'empereur *Frideric III*. Mais, qu'au bout de quelque tems, étant prêt à se marier en Autriche avec une fille de la maison de *Hoenfeld*, & déja accordé avec elle, il vint à mourir, & laissa

(1) *Cuspinian*, in vita mahom.

n'en ont jamais parlé ; & *Mahomet*, qui ne souffre point d'égal, n'auroit pas remis le fer en d'autres mains, lorsqu'il s'agissoit d'affermir la couronne sur sa tête. Celui qui renfermoit dans son cœur assez de cruauté pour immoler lui-même ses maîtresses, en avoit assez pour couper lui-même la branche de sa

---

tant de douleur dans le cœur de cette fille, qu'elle quitta le monde & se fit religieuse. *Voyez* l'histoire du regne de Mahomet II, par le sieur Guillet, *tom. I, liv* 2, *p.* 106, où toutes ces opinions sont très-bien discutées. Il est vrai que *Mahomet* eut dans sa jeunesse un frere appellé *Aladin*, qui se tua à la chasse en poursuivant un cerf. De sorte qu'à la mort d'*Amurat*, personne ne pouvoit disputer à *Mahomet* le droit de monter sur le thrône.

race, qui pouvoit lui porter quelque ombrage. Celui qui fit périr derniérement le jeune ſultan *Muſtapha*, ſon fils, auroit eu peut-être aſſez de bonté pour ne pas voir couler le ſang d'un frere, dont il auroit pu craindre les attentats. Mais, ſuppoſons qu'*Abdeker* ſoit ce frere échappé aux rigueurs du deſtin: Comment penſeroit-il renverſer les prétentions des fils de l'empereur Ottoman, *Bajazet* & *Zizim*? Nous nous taiſons ſur les deſſeins qu'on lui prête, ils ſont trop mal conçus, ils ſont trop biſarres pour qu'on les adopte. Celui qui prétend à l'empire, ne s'éloigne pas du thrône; il menage des intrigues ſecrettes à la Cour; il s'y fait des amis. Celui qui prétend à

l'empire, n'ouvrepas une nouvelle carriere aux victoires de son concurrent ; il ne lui prépare pas lui-même sa gloire, & il ne lui en facilite pas lui même les moyens. Celui qui prétend à l'empire, se ligue avec les ennemis de son rival, il lui creuse partout des précipices; & aime mieux diminuer la force de son sceptre que de l'augmenter. *Abdeker* seroit donc plutôt notre ami que notre ennemi, comme l'avance *Barbaro*. Au reste, tout ceci n'est qu'une fiction. Je connois *Abdeker*, & je connois en même-tems toute la droiture de son cœur, & toute la pureté de ses intentions. Je ne lui ai point vu faire de démarches suspectes, ou des projets politiques qui tendissent à sa propre

élévation, & au détriment de la république. Suis-je répréhensible de m'être lié d'amitié avec cet étranger, comme on me le reproche aujourd'hui ? C'est à vous à le décider, auguste Sénat, auquel je suis attaché par les liens du sang, & par l'amour de mon devoir. Ne vous ai-je pas donné une preuve suffisante de mon attachement à vos intérêts, lorsque je manquai de perdre la vie à la défense de Négrepont ; & que, jetté dans l'Euripe, comme dans le Styx, je devois descendre sur le rivage de la mort ? Bien-loin de reprocher mes services à ma patrie, je m'en fais gloire ; je suis prêt encore à subir de nouveaux périls pour elle ; & la vie qu'un

ſort heureux m'a rendue, ne doit être employée qu'à la venger de ſes ennemis. J'irai, ſi vous me l'ordonnez, attaquer *Mahomet* dans ſon camp, ſemer l'épouvante dans ſon armée, & mettre en déroute ſes ſoldats. C'eſt ainſi que je favoriſe vos ennemis, & que je ſers les puiſſances que vous redoutez.

Lorſque *Mocenigo* eut fini de parler, les *pregadi* furent aux voix, & reſterent long-tems aux opinions. Le doge ayant enfin réſumé tous les ſentimens, prononça ſes concluſions. Il eſt des tems, dit-il, où l'on ne peut être trop ſur ſes gardes. Nous ſommes environnés d'ennemis dangereux, il ſeroit donc imprudent de ne pas faire attention

aux avis que nous recevons. Les doutes, les préſomptions ſeules ſuffiſent pour qu'on prenne les plus exactes précautions. *Abdeker* peut n'être point un ennemi de l'état ; mais il a vécu avec nos ennemis, il faut donc s'aſſurer de ſa perſonne & de tout ce qui lui appartient. Gardes, que ces ordres ſoient exécutés à l'inſtant.

Le jeune *Moconigo* proteſta que ſon ami étoit innocent; mais il falloit ſe ſoumettre à la volonté de ſes juges. Il n'inſiſta pas même ſur les autres motifs de ſa défenſe, de crainte qu'on ne le ſoupçonnât comme complice des trahiſons qu'on attribuoit au médecin. Il ſe tut, méditant de ſe venger de *Barbaro*,

& de délivrer promptement *Abdeker* de la prison où il étoit condamné avec *Fatmé*.

Aussi-tôt le *Barigello* (1) & ses satellites partirent pour se saisir des deux étrangers, & les conduire dans la prison indiquée. Ils les entraînent malgré leurs cris, leurs plaintes & leurs larmes. *Abdeker* est comme ce lion surpris dans les filets ; en rugissant, il se laisse charger de chaînes, & attend la mort que ne peut plus écarter son courage. *Fatmé* est comme cette tendre fauvettte qui couve ses petits. Un jeune enfant trouve son nid, met la main sur la mere & sur ceux qu'elle cache de

(1) Le prévôt des archers.

ſes ailes. Son cœur palpite, elle tremble, & céde à la main du raviſſeur; mais elle craint moins pour ſa propre vie, que pour celle de ceux qu'elle abandonne. Les deux amans ſont enfermés dans une priſon obſcure, & ils ignorent le crime qu'ils ont commis; ils doutent même ſi on ne les deſtine pas à quelque ſupplice honteux. Cruelle incertitude qui leur fait garder le ſilence, & qui les empêche de ſe communiquer mutuellement leurs réflexions. Peu-à-peu la terreur ſe diſſipe, & la raiſon reprend tous ſes droits. Voilà, s'écria le médecin, voilà cette haine des Vénitiens contre les Turcs, qui éclate enfin contre nous. Inſtruits par les diſcours

de *Mocenigo*, nous devions en appréhender les effets, & les éviter par notre fuite. On s'endort dans le calme; on ne ſonge pas même à faire uſage de ſa prudence; on eſt ſurpris par la tempête, & le naufrage eſt preſque inévitable. *Fatmé* interdite, ne verſoit que des pleurs; mais reprenant l'uſage de ſa raiſon, elle répondit: J'admettrois tes doutes, cher amant, ſi mon ame n'étoit déchiré par d'autres craintes. Quelque traître a ſans doute révélé à *Mahomet* que je n'étois deſcendue que juſqu'aux portes de la mort; que ton art avoit arrêté le ciſeau de la parque; que tu n'as quitté Conſtantinople que pour fuir la colere du ſultan, & jouir des triomphes

qu'il n'a jamais pu obtenir. Il ne te voit plus à ſes côtés pour réparer les maux que lui cauſent ſes débauches; il frémit de rage de ne pouvoir plus jouir de tes ſecours, & il cherche à te punir comme le criminel ſouillé de la plus noire infidélité. Quant à ta chere *Fatmé*, il la chériſſoit comme ſa favorite, il la déteſte comme ſa ſœur. La nature lui inſpiroit les ſentimens qui attachent les êtres, dans les veines deſquels coule le même ſang. Le barbare a corrompu ces ſentimens dans ſon cœur, il en a formé la paſſion la plus déteſtable, qui, ne trouvant plus ſon aliment néceſſaire, s'eſt convertie en une haine implacable. C'eſt *Mahomet* qui nous pour-

ſuit aujourd'hui. Il a appris le lieu de notre retraite. Il menace les puiſſances qui nous accordent un aſyle. Tu ſais combien ſa colere eſt redoutable. Tu ſais ſur combien de nations ſon bras s'eſt appeſanti. Tu ſais combien il a abaiſſé les thrônes qui formoient quelques obſtacles à ſes prétentions. Perſonne n'oſe plus lui réſiſter. Il nous redemande au ſénat de Veniſe : on s'eſt aſſuré de nous, pour nous remettre entre ſes mains. La république aime mieux ſans doute ſacrifier deux étrangers, que d'allumer ſon courroux, & d'attirer dans ſes états un ennemi auſſi cruel & auſſi terrible.

*Abdeker* ne pouvoit rien répondre à ces conjectures. Elles lui pa-

roiſſoient établies ſur des fondemens aſſez vrai-ſemblables, & ſa crainte les rendoit encore plus ſolides.

*Mocenigo*, qui comptoit beaucoup ſur les bontés de ſon oncle, & qui n'ignoroit pas qu'il en étoit aimé, ne tarda pas à le diſſuader des imputations qu'on avoit faites contre lui & contre ſes amis. Il en obtint même la permiſſion de les voir en cachette pendant la nuit, & de leur procurer toutes les commodités néceſſaires pour une vie plus douce & moins ennuyeuſe. Il ſe flattoit encore de pouvoir dans peu ménager leur évaſion, & de favoriſet leur retraite ſous l'autorité du doge. Après ces démarches, il

vole aux portes de la priſon, il entre, & trouve *Abdeker* endormi, ſe trouvant accablé par le poids de ſon malheur, tandis qu'à la lueur d'une lampe il apperçoit *Fatmé* baignée de ſes larmes. Elle jetta un cri effroyable ; elle s'imagina voir entrer le bourreau qui venoit la chercher pour la conduire au ſupplice. Le médecin, agité par des ſonges ſiniſtres, ſe réveille en ſurſaut, déchire ſes habits, & prend entre ſes bras ſa chere *Fatmé*, comme pour la défendre contre les infâmes ſatellites qui voudroient lui arracher ce qu'il a de plus cher.

Raſſurez-vous, s'écria *Mocenigo*, je ne viens pas vous annoncer de nouveaux malheurs ; je viens au

contraire vous inſtruire des motifs qui ont engagé les chefs de notre corps politique de vous retenir, & vous faire connoître les moyens qui doivent vous faire eſpérer votre élargiſſement. Il dit; & *Abdeker* remis de ſa ſurpriſe, fut embraſſé le neveu du doge, qui à ſon tour, fut baiſer la main de *Fatmé*. L'affliction de cette aimable étrangere lui donnoit encore un air plus touchant & plus intéreſſant. Sa beauté recevoit de ſes larmes encore un nouveau luſtre. *Fatmé* avoit des graces à pleurer; & jamais elle n'avoit fait tant d'impreſſion ſur les yeux & ſur le cœur de *Mocenigo*, qui lui témoigna combien il avoit été ſenſible à l'injure qu'on lui avoit faite.

Mais il le lui témoigna d'une maniere ſi tendre & ſi affectueuſe, qu'il lui eût été impoſſible de le faire ainſi, s'il n'eût agi que par les ſentimens de l'humanité & de la compaſſion. Enſuite il raconta au médecin comment il avoit été accuſé au Conſeil, & la façon dont il l'avoit défendu; le parti violent que le doge avoit été contraint de prendre, & l'eſpérance qu'il avoit de voir bientôt finir leur captivité. *Abdeker* & *Fatmé* furent raſſurés ſur cette promeſſe, & ſur la parole que leur donna *Mocenigo*, de travailler ſans relâche à leur élargiſſement. Leur confiance étoit d'autant mieux fondée, que c'etoit un ami puiſſant

qui prenoit en main leur défenſe. Après mille marques réciproques d'amitié, le neveu du doge ſe retira, & travailla avec ardeur auprès de ſon oncle pour obtenir la liberté de ces deux étrangers, dont on avoit pu connoître la conduite peu préjudiciable au gouvernement. Ses ſollicitations étoient d'autant plus fréquentes, qu'il ne quittoit point le doge, ne pouvant poſſéder aucun emploi, tant que ſon oncle occuperoit la premiere place de la république. C'eſt une loi établie à Veniſe, que les parens du doge ne peuvent poſſéder aucune charge. Cette loi eſt d'autant plus ſage, que par ſon moyen, on évite les factions & les

cabales des doges qui viſeroient à la tyrannie, ou qui aſpireroient au deſpotiſme.



# CHAPITRE VIII.

*La beauté reçoit de nouveaux charmes de la vertu.*

Les inquiétudes qu'avoient éprouvés *Abdeker* & *Fatmé*, l'obſcurité de la priſon, le défaut de la diſſipation, les diſpoſoient à faire des réflexions ſérieuſes & philoſophiques. Cependant ils s'entretenoient encore de la beauté ; le médecin en parloit parce qu'il en avoit le modele devant lui, & *Fatmé* l'engageoit à continuer ſes diſcours ſur ce ſujet, afin de le diſtraire de

mille idées qui auroient pu troubler la paix de ſon cœur.

L'ame, diſoit *Abdeker*, n'eſt pas la ſeule qui reſſente les effets de la vertu ; le corps en retire des avantages plus précieux que ceux qui lui ſont procurés par l'art & l'attention la plus étudiée. En effet, le viſage étant le miroir de l'ame, il doit en repréſenter tous les ſignes caractériſtiques. Suppoſons l'ame embellie des attraits de la vertu ; l'image de la vertu doit ſe peindre dans le miroir, & attirer les hommages des mortels. Car, qu'y a-t-il de plus beau que la vertu ? Rien ne peut lui être comparé, & ſes ennemis mêmes ne peuvent lui refuſer les éloges qui lui ſont dûs. Les

méchans ſe haïſſent mutuellement ; pour mieux ſe tromper, ils affectent l'air des gens vertueux, & cette feinte de leur part, eſt un hommage que le vice rend à la vertu.

Je conçois, dit *Fatmé*, que la ſatisfaction intérieure d'avoir fait le bien & d'aimer le bien, après avoir rempli l'ame d'un ſentiment agréable, ſe manifeſte au dehors, & donne au viſage une ſérénité qui raſſure les plus timides. Le vice, les crimes, les remords jettent ſur le front une noirceur qui effraye les plus courageux. On liſoit dans les yeux d'*Irêne*, ſon bon naturel & ſon inclination à obliger. Jamais elle n'employa ſon crédit que pour obtenir des bienfaits du ſultan qui fut

ſon bourreau. On n'auroit pu dire, ſi elle s'attiroit l'eſtime & l'amitié de ceux qui l'approchoient, plutôt par ſa beauté qui ſubjuguoit tous les eſprits, que par cette bonté qui étoit empreinte ſur ſon viſage; tandis que le déteſtable *Mahomet* ne pouvoit ſe dépouiller de ſon air farouche, au milieu même de ſes plaiſirs. On voyoit à chaque inſtant paroître les nuages de ſon humeur ſombre. C'étoit moins la majeſté qui le rendoit redoutable, que la dureté, que la cruauté dont on voyoit les traits ineffaçables ſur ſon front.

Ne pouſſez pas trop loin vos conſéquences, dit le médecin, mettez des bornes à la loi générale. On peut

être doué d'un excellent caractere, & s'annoncer par des signes équivoques. Les chagrins, la tristesse, l'ennui, la douleur donnent un air de mélancolie qui témoignent les inquiétudes de l'ame : mais ces affections sont passageres, & les traces que laissent la pente au vice sont constantes. Souvent aussi le masque de l'hypocrisie couvre la difformité d'un cœur plein de défauts. Il n'en sera pas moins vrai que la sagesse, la candeur, la douceur, l'innocence se placent d'une maniere évidente sur le visage, & en augmentent les appas. Admirables appas, qui seront bientôt détruits si les passions se rendent maîtresses du cœur. La haine, la colere, l'orgueil, le

dédain, le mépris, la débauche ravagent pendant la jeuneſſe les traits de décence & de bonté que la nature avoit pris plaiſir de graver de ſa main pendant l'enfance. Les paſſions jouent donc auſſi leur rôle ſur le front des hommes, & y laiſſent des marques ineffaçables qui caractériſent les phyſionomies. C'eſt de ces connoiſſances que dépend tout l'art des phyſionomiſtes. Art qui n'eſt fondé que quand il ne s'écarte pas des ſignes apparens, mais qui devient fort incertain quand il ſe livre aux conjectures.

Les vertus ne répandent pas ſeulement ſur le viſage ce vernis enchanteur qui décore plus que les charmes les plus puiſſans de la beau-

té; elles donnent auſſi au corps la fraîcheur, la ſanté & la vigueur; qualités ſans leſquelles les corps n'ont rien d'attrayans, & font moins d'impreſſions ſur des organes voluptueux que des maſſes inanimées. Telles ſont les fruits que l'on recueille de la tempérance, de la ſobriété, de la continence. Toutes ces vertus tendent à conſerver les reſſorts de la machine humaine, elles cherchent à ne point les fatiguer, de peur de les uſer avant le tems; elles n'en exigent pas trop, de peur de les rompre par imprudence. Jettez un regard ſur une perſonne tempérante, ou qui ne méſuſe point des plaiſirs des ſens. Quel beau ſang coule dans ſes veines! Quel

vif incarnat brille ſur ſes joues! Quel jeu, quelle ſoupleſſe, quelle agilité dans tous ſes organes! Quelles graces dans tous ſes mouvemens (1)!

*Abdeker* continuoit encore lorſque *Mocenigo* entra; à peine pouvoit-il contenir ſa joie. Il annonça à ces amans infortunés qu'ils ſortiroient le lendemain de priſon, & que ſon oncle avoit donné des ordres poſitifs pour qu'on les éloignât des terres de la république. Vous partirez en ſûreté, leur dit-il; prenez le chemin de Rome, & dans peu, j'irai vous rejoindre dans cette capitale de l'univers. Enſuite il leur

(1) Voyez l'obſervation V.

raconta comment le *Sangiac Omar-beg*, après avoir franchi les Alpes, s'étoit jeté dans le Frioul, & avoit défait toutes les garnisons Vénitiennes. L'armée des Vénitiens, ajouta-t-il, s'étoit avancée avec ardeur contre lui; mais plus son choc fut impétueux, plus aussi sa déroute fut complette. Le Sangiac, vainqueur, imposa des chaînes à ceux que le sabre avoit épargné. Il a réduit en cendres cette vaste & fertile étendue de pays, comprise entre les fleuves de Lisoncio & de Tiliavento. Il a été vingt jours entiers à piller & à ruiner plus de cent bourgades. Par-tout il portoit le fer & le feu. J'ai vu moi-même du haut de la tour de Venise, l'effroyable

embrasement qu'allumoit le Turc infidele. Presque tous nos citoyens ont été témoins de ce spectacle horrible ; & je craignois que le peuple, aveugle dans sa colere & dans ses présomptions, ne demandât qu'on sacrifiât à sa vengeance, ceux qu'on avoit accusé d'être les auteurs de cette disgrace pour la république. Mais, incertain dans ses desirs, il cede à l'impression la plus forte, & la crainte lui fait oublier son ressentiment *Omar-beg* vient de regagner la Carinthie, en traversant avec sa cavalerie des montagnes qu'on avoit cru inaccessibles jusqu'a présent, même par des gens de pied. Il semble qu'il ne soit venu que pour nous inspirer la terreur &

défoler une de nos provinces. Nos guerriers qui ont échappés au carnage ou à l'efclavage, reviennent accablés de fatigues & de defefpoir. Ils ignorent quelles ont été les vues de *Mahomet* dans cette entreprife. Le doge lui-même ne comprend pas quel eft le deffein du fultan, en faifant de pareilles hoftilités. Il pencheroit volontiers à croire le difcours que *Barbaro* a tenu au milieu du fénat : mais fes doutes font contrebalancés par l'amitié qu'il a pour moi, & par les affurances que je lui donne inceffamment de votre innocence. Il veut donc que vous partiez en fecret, avant que de nouvelles délations allarment le fénat fur votre

compte, & n'obligent le doge à vous livrer à toute la févérité des loix, que vous ne pouvez éviter, fi par les factions & les cabales on fouhaite vous trouver coupables. Tous les arrangemens font pris pour favorifer votre fuite. Suivez fans héfiter le guide qui doit vous conduire : il a mérité toute ma confiance, & vous pouvez lui accorder la vôtre.

*Fin de la quatrième Partie.*

# PREMIERE OBSERVATION.

## *Pâte d'amandes ſeches.*

PELEZ la quantité d'amandes douces & ameres que vous ſouhaiterez ; pilez-les, & verſez deſſus un filet de vinaigre, pour qu'elles ne tournent pas en huile. Enſuite mettez-y deux gros de ſtorax en poudre très-fine, deux onces de miel blanc, & deux jaunes d'œufs durs : pilez & mêlez bien le tout enſemble ; & ſi la pâte eſt trop épaiſſe, jettez-y un peu plus de vinaigre. L'uſage de cette pâte eſt d'en prendre un peu, de la délayer dans le creux de ſa main avec de l'eau, de s'en frotter les bras & les mains, qu'on lavera enſuite dans de l'eau.

Quelques parfumeurs y ajoutent un peu de ceruſe, ou de ſucre de ſaturne, pour donner plus de fraîcheur à la peau.

### *Pâte d'amandes liquides.*

Pelez à l'eau chaude une certaine quantité d'amandes ameres, laiſſez-les ſécher. Pilez-les pendant quelque tems en y mettant un peu de lait pour les lier en pâte, & empêcher qu'elles ne ſe tournent en huile. Ajoutez après une mie de pain blanc & mollet, imbibée de lait pour la détremper. Pilez-la avec les amandes, en remuant bien pour la délayer avec la pâte. Verſez le tout dans un chaudron, en y ajoutant du lait de nouveau : mettez ſur le feu, faites bouillir, retournant toujours la pâte, juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite & qu'elle s'épaiſſiſſe.

### *Autre pâte pour les mains.*

Prenez amandes douces une livre, vinaigre blanc, eau de fontaine, eau-de-vie, de chaque un demi-ſeptier; mie de pain, un carteron; deux jaunes d'œufs.

Il faut peler & piler les amandes, les arrofer avec le vinaigre, ajouter la mie de pain humectée d'eau-de-vie, & la mêler avec les amandes & les jaunes d'œufs. Faites cuire le tout à petit feu, en remuant continuellement, de peur que la pâte ne s'attache au fond de la baffine.

D'autres la font ainfi. Prenez amandes douces & ameres, de chaque deux onces, pignons & quatre femences froides, de chaque une once. Pilez-le tout enfemble, & ajoutez enfuite deux jaunes d'œufs, & une mie de pain blanc. Humectez avec le vinaigre blanc, & mettez dans la baffine. Faites chauffer à petit feu, lorfque la pâte quitte la baffine, elle fera cuite fuffifamment.

*Autre.*

Prenez amandes pelées une livre, pignons quatre onces : pilez le tout enfemble. Ajoutez deux onces de fucre fin, une once de miel blanc, autant de farine de feves, & deux onces d'eau-de-vie.

On peut aromatifer cette pâte avec quel-

qu'essence, comme l'essence de gérofle, de citron, de bergamotte, de jasmin, &c. ou bien y mettre quelques grains de musc, de civette, pour les personnes qui ne craignent pas cette odeur.

*Autre.*

Pilez une livre d'amandes avec une once de santal citrin & d'iris, deux onces de *calamus* aromatique. Versez dessus deux verres d'eau-rose, & ajoutez-y une pomme de reinette, coupée en petits morceaux, un carteron de mie de pain blanc, bien seche & passée. Paîtrissez le tout avec deux onces de gomme tragacant, dissoute dans de l'eau-rose, & réservez cette pâte pour votre usage.

*Autre.*

Pilez dans un mortier de marbre des pommes de courtpendu, dont vous aurez ôté la peau : arrosez-les avec eau-rose & vin blanc. Ajoutez de la mie de pain, des amandes broyées & un peu de savon

blanc. Faites cuire le tout à feu lent & vous en ſervez.

*Autre.*

Faites infuſer pendant deux ou trois heures dans du lait de chevre, ou du lait de vache, des amandes pilées. Paſſez à travers un linge, & exprimez fortement. Mettez la colature deſſus le feu, & ajoutez une demi-livre de pain blanc, deux gros de borax, & autant d'alun de roche calciné. Sur la fin, mettez une once de blanc de baleine. Remuez bien avec une ſpatule, & laiſſez cuire à propos.

Quelques perſonnes lavent leurs mains dans leur urine. Ce ſavon naturel nétoie bien la peau, l'empêche de ſe gerſer, & guérit même les gerſures.

*Onguent pour les gerſures.*

Prénez une once de myrrhe, & autant de litharge d'argent, quatre onces de miel, deux onces de cire, ſix onces d'huile roſat. Mêlez le tout enſemble. Les perſonnes riches pourront ajouter quelques

gouttes de bois de Rhodes, & quelques feuilles d'or.

### *Autre.*

Prenez bol d'Arménie, myrrhe, céruſe, de chaque trois gros Mêlez avec ſuffiſante quantité de graiſſe d'oye, & formez-en un onguent, qui guérit en peu de tems.

### *Moyens préſervatifs pour les gerſures.*

Il ne faut pas, 1°. expoſer ſes mains au trop grand froid. 2°. Ne pas laver trop ſouvent ſes mains dans l'eau. 3°. Les bien eſſuyer après les avoir lavées, afin que l'eau, en ſe deſſéchant, ne ride pas, & ne gerſe pas la peau. 4°. Ne pas expoſer ſes bras ou ſes mains au feu, immédiatement après qu'ils ont été lavés. 5°. Porter ſurtout des gants de peau, afin d'entretenir l'épiderme dans une certaine ſoupleſſe. On en retire encore cet avantage, que l'on conſerve la blancheur de ſa main, qui ſe hâle comme le viſage, étant expoſée au trop grand air.

Après que la peau de mouton a été quelque tems dans la chaux, on en détache une petite peau déliée, dont on fait des éventails & des gants de femmes, qu'on appelle *gants de cuir de poule*. Cette peau ſe nomme *cannepin*, & elle reſſemble à celle que les anatomiſtes appellent dans l'homme l'épiderme.

Comme pluſieurs perſonnes ſe ſervent de ſavon pour ſe blanchir & dégraiſſer la peau du viſage & des mains, nous croyons faire plaiſir en rapportant différentes compoſitions de ſavons qui peuvent ſervir à la toilette.

### *Savon blanc.*

Ce ſavon ſe fait avec une partie de leſſive des cendres de ſoude d'eſpagne & de chaux vive, & deux parties d'huile d'olives ou d'amandes-douces.

### *Savon au miel.*

Prenez quatre onces de ſavon ci-deſſus & autant de miel commun, une demi-once de ſel de tartre,deux ou trois gros d'eau de

meterre diſtillée. Mêlez le tout enſemble. Ce ſavon décraſſe bien la peau ; il la blanchit & la rend fort douce. On s'en ſert auſſi fort utilement pour effacer les marques des brûlures.

## *Savonettes de Boulogne.*

Prenez une livre de ſavon de Genes, coupé par petits morceaux, & quatre onces de chaux : verſez deſſus un demi-ſeptier d'eau-de-vie. Laiſſez fermenter pendant vingt-quatre heures ; étendez enſuite ſur une feuille de papier pour faire ſécher cette maſſe. Lorſqu'elle ſera ſeche, pilez-la dans un mortier de marbre avec une demi-once de mahalel ou bois de ſainte Lucie, une once & demie de ſantal citrin, demi-once d'iris, autant de *calamus* aromatique. Il faut que toutes ces drogues ſoient miſes en poudre auparavant. Paîtriſſez le tout avec quelques blancs d'œufs & quatre onces de gomme adragant, délayée dans de l'eau-roſe ; puis formez vos ſavonettes.

## *Savonettes pour le teint.*

Délayez deux onces de ſavon de Veniſe dans deux onces de ſuc de limon ; ajoutez une once d'huile d'amandes ameres & autant d'huile de tartre par défaillance. Mêlez le tout, & remuez juſqu'à ce quil ait acquis la conſiſtance d'onguent.

## *Savonettes du ſerrail.*

Prenez une livre d'iris, quatre onces de benjoin, deux onces de ſtorax, autant de ſantal citrin, demi-once de cloux de gérofles, un gros de canelle, un peu d'écorce de citron, une once de bois de ſainte Lucie, & une noix muſcade. Pulvériſez bien le tout. Enſuite prenez environ deux livres de ſavon blanc rapé, que vous mettrez tremper pendant quatre ou cinq jours dans trois chopines d'eau-de-vie avec la poudre ci-deſſus. Paîtriſſez le tout avec environ une pinte d'eau de fleurs d'orange.

Faites une pâte de ce ſavon avec ſuf-

fiſante quantité d'amidon, & formez les ſavonettes de la groſſeur que vous voudrez, en y joignant des blancs d'œufs & de la gomme adragant diſſoute dans quelque eau de ſenteur. Si vous ſouhaitez rendre ces ſavonnettes encore plus odoriférantes, il faut incorporer dans la pâte quelques grains de muſc ou de civette, un peu d'huile eſſentielle de lavande, de bergamotte, de roſes, d'œillet, de jaſmin, de canelle; en un mot, celle dont l'odeur flattera davantage.

Afin de ne rien omettre de tout ce qui concerne les coſmétiques & l'art d'embellir, nous rendrons compte d'un livre dont nous avons tiré les recettes ſuivantes. Ce livre qui eſt très-rare : eſt intitulé : *Excellent & très-utile opuſcule à tous néceſſaire, de pluſieurs exquiſes recettes, diviſé en deux parties ; la premiere nous montrera la façon de faire divers fardemens & ſenteurs pour illuſtrer la face. La ſeconde, pour faire confiture de divers ſortes, &c. compoſé par maître* Michel Noſtradamus, (*ou de* Notre-Dame) *docteur en médecine, de Salon, de Craux, en Provence.* SEX-TROPHÆA NATUS GALLIA. Et comme il dit encore lui-même *Michael Noſtra-damus*

*damus* SEXTROPHÆANUS FACIEBAT SALONÆ LITOREÆ, 1552, imprimé à Lyon en 1552, par *Benoit Rigaud*, ainſi que le marque le frontiſpice du livre; & par *François Durelle*, ainſi qu'on le voit à la fin. Sans doute que ce livre n'eſt devenu très-rare, que parce qu'on n'a pas fait beaucoup de cas de cet excellent & très-utile opuſcule. Ce qui s'y trouve de plus curieux, eſt ſa recette *de ſublimé* & de ſon *huile de Benzoin*, avec laquelle le ſieur de Noſtredame préſume faire des miracles, & *faire prendre un Hécube pour une Hélene*. Nous nous taiſons ſur ce *ſublimé*, qui n'eſt autre choſe qu'un ſublimé lavé pluſieurs fois; mais qui ſeroit encore dangereux, comme paroit l'avouer l'auteur lui-même, qui prétend enlever les cicatrices avec ce remede légérement cauſtique. A l'égard de l'*huile de Benzoin*, on en trouvera d'auſſi bonne dans toutes les boutiques de nos apothicaires. Notre auteur dit qu'elle a été nommée *ros Syriacus* Nous nous taiſons pareillement ſur la deſcription d'un philtre que l'auteur donne pour exciter aux amoureuſes proueſſes. Nous parlerons ſeulement des ſavons qu'il indique.

*Eſpece de ſavon muſqué, pour blanchir & adoucir les mains.*

Prenez quatre onces des racines de guimauves épluchées & ſéchées à l'ombre, mettez-les en poudre. Ajoutez une once d'amidon & autant de farine de froment, ſix gros de pignons frais, deux onces d'amandes épluchées, une once & demi de pepins d'oranges, deux onces d huile de tartre & d'huile d'amandes douces, demi-gros de muſc. Mettez en poudre ſubtile ce qui doit être pulvériſé; & mettez ſur chaque once de poudre une demi-once d'iris de Florence.

Enſuite faites macérer une demi-livre d'autres racines de guimauves dans de l'eau-roſe, ou dans de l'eau de fleurs d'oranges. Lorſqu'elles auront trempé pendant une nuit entiere, exprimez le tout fortement, & avec ce mucilage formez une pâte avec les poudres. Laiſſez ſécher cette pâte, & formez-en des eſpeces de pommes rondes. Vous vous en ſervirez dans le beſoin avec un peu d'eau que vous

ferez verſer ſur vos mains. Rien n'adoucit mieux la peau, & ne rend les mains plus blanches.

*Autre ſavon d'agréable ſenteur.*

Prenez de bon ſavon blanc une demi-livre, & raclez-le avec un couteau : puis prenez deux onces & demie d'iris de Florence, ſix gros de *calamus* aromatique & de fleurs de ſureau, demi-once de roſes ſéches & de gérofle, un gros de coriandre, de lavande & de feuilles de laurier, trois gros de ſtorax. Mettez le tout en poudre très-fine & faites-en une pâte avec votre ſavon raclé, & ajoutez-y quelques grains de muſc on d'ambre gris. En faiſant vos ſavonettes, ajoutez-y encore un peu d'huile d'amandes douces pour amollir la pâte & la rendre plus adouciſſante. Ce ſavon ne peut être trop recommandé pour la propreté.

# OBSERVATION II.

Les ongles étoient regardés autrefois comme une partie si essentielle à la beauté, que les dames payoient exprès des servantes pour n'être occupées que du soin de leurs ongles. La beauté des ongles consiste dans leur juste grandeur, dans leur figure, dans leur surface & dans leur couleur : car s'il manque un ongle à quelque doigt, si les ongles sont plus grands ou plus petits qu'il ne faut, s'ils sont recourbés, rabotteux, tachés, ou d'une vilaine couleur; c'est une difformité qu'il faut chercher à réparer.

Les ongles peuvent tomber par différentes causes, comme par un vice interne, par des maladies fort graves, par des coups violens, par le froid excessif. Il faut détruire une partie de ces causes & éviter l'autre. *Paul Eginete* recommandoit la cire mêlée avec une égale partie d'orpiment,

pour faire revenir les ongles. *Mancini* approuvoit fort l'onguent fait avec deux gros d'orpiment, un gros de manne, autant d'aloës & d'encens, & six gros de cire vierge. Appliquez cet onguent sur le doigt, enveloppez-le d'un doigtier & ne le laissez pas prendre l'air, car rien ne s'oppose plus que l'air à la régénération des ongles. Tel étoit le systême de cet auteur (*de Decoratione, page* 149). Il faisoit encore bouillir de l'encens & des racines de roseaux dans du vin blanc, & faisoit tenir long-tèms le doigt dans cette décoction.

Mais le mal qui fait tomber le plus souvent les ongles, c'est le panaris. C'est un mal cruel, qui carie quelquefois les os, & qui est quelquefois suivi de gangrene. Il est produit ordinairement par une goutte de sang extravasé, ce qui n'arrive jamais que par ces deux causes externes, ou une meurtrissure ou une piquure. Le meilleur moyen, pour guérir, est d'attirer au dehors le sang extravasé, qui, en croupissant, se corrompra & formera une suppuration abondante. C'est un excellent remede que de se tremper sept ou huit fois le doigt dans de l'eau presque bouillante.

Le remede ſuivant remplit la même indication. Prenez des cendres de ſarmens, faites en une forte leſſive, que vous ferez chauffer le plus que vous pourrez. Après en avoir verſé dans un vaſe commode, trempez-y la partie affligée, & l'y laiſſez très long-tems. Afin de conſerver toujours le même degré de chaleur, verſez de momens en momens de la nouvelle eau chaude; vous en verrez promptement de bons effets, & l'expérience a fait voir que ce remede, quoique ſimple, étoit préférable à beaucoup de médicamens plus compoſés.

Nous propoſerons encore un remede éprouvé contre les panaris : on prend de la pariétaire que l'on hache le plus menu qu'il eſt poſſible, & qu'on mêle avec une quantité proportionnée de ſaindoux. On enveloppe le tout de pluſieurs papiers les uns ſur les autres; & on le met dans de la cendre chaude qui, ſans être aſſez brûlante pour griller le papier, ait cependant la chaleur ſuffiſante pour cuire la pariétaire, & la bien incorporer avec le ſaindoux. On étend enſuite cet onguent ſur du papier brouillard, dont on enveloppe la partie malade, & on le renouvelle au moins deux fois par jour. Il faut

avoir soin de mettre une épaisseur suffisante d'onguent, afin qu'il ait un effet plus prompt. Aussi-tôt les douleurs se calment, & en peu de tems le mal est guéri. Si on l'applique dès le commencement, il hâte la suppuration, & empêche les élancemens les plus douloureux.

Dans toute espece de panaris ou de suppuration qui se fait, soit à la racine de l'ongle, soit dessous l'ongle, il peut en résulter quatre cas différens. 1°. L'ongle tombe, & il en revient un autre. 2°. L'ongle tombe, & il en revient un autre raboteux. 3°. L'ongle tombe, & il n'en repousse pas un autre. 4°. L'ongle ne tombe quelquefois qu'à moitié. Cela dépend des papilles nerveuses qui ont été plus ou moins détruites par l'action corrosive du pus. Les moyens que nous avons indiqués étant appliqués à propos, on prévient la chûte de l'ongle; & si l'ongle tombe, il en revient un autre aussi poli & de la même forme. S'il survenoit des carnosités ou quelques excroissances de chair, c'est au chirurgien à enlever avec le fer ou avec la pierre infernale tout le superflu, & à empêcher qu'il ne reste au doigt quelque difformité par la cicatrice.

Quand les ongles deviennent trop grands & pouſſent trop vîte, il faut les couper de fort près, & ne pas s'embarraſſer ſi c'eſt tel jour de la ſemaine, ou ſi la lune eſt dans ſon croiſſant. De pareilles remarques ſont de vaines puérilités, auxquelles toutes les perſonnes qui penſent, ne doivent point s'arrêter. Le défaut d'attention à toutes ces circonſtances n'eſt pas ce qui occaſionne ces petites *envies* qui s'élevent vers la racine de l'ongle. Elles proviennent de ce qu'on a touché à des corps durs, épineux & piquans, ou de ce que la peau eſt trop ſéche. On nomme communément *envies*, ces petits éclats, ou ces petits filamens de la peau qui ſe dreſſent à l'entour de l'ongle. Il faut les couper fort près avec les ciſeaux. En les arrachant, on riſque de ſe faire beaucoup de mal.

Lorſque les ongles ſe recourbent & forment des eſpeces de griffes, on examinera ſi c'eſt leur trop grande ſéchereſſe, ou leur molleſſe qui eſt cauſe de cet effet. S'il provient de la ſéchereſſe, on amollira les ongles avec l'huile de lin, la graiſſe de poule, ou avec quelqu'autre médicament onctueux. Ne réuſſit-on pas par ce moyen ? on rognera les ongles de fort près, & on

les raclera avec un morceau de verre. Si c'eſt par rapport à leur molleſſe, ou trop grande flexibilité, qu'ils ſe recourbent, on les durcira avec de l'huile de myrthe ou de lentiſque, la colophone, l'alun & le ſel. On fera un onguent avec toutes ces drogues de la maniere ſuivante.

Prenez une demi-once d'huile de lentiſque, un demi-gros de ſel, deux ſcrupules de colophone & d'alun : mêlez le tout enſemble, & faites-en un onguent avec un peu de cire.

Quand les ongles ſont raboteux, il faut les unir avec un morceau de verre, & enſuite les polir avec de la cire. Nous déſapprouvons le conſeil des Anciens, qui vouloient qu'on fît tomber ces ongles pour en avoir de plus beaux. Dans cette intention, *Gallien* recommandoit (*lib.* 8, *de ſimp. med.*) la petite chelidoine avec la poix. D'autres louent beaucoup un cérat fait avec le ſoufre vif, l'arſénic, de chaque un gros, & ſuffiſante quantité de poix. Ils conſeillent encore de percer la racine de l'ongle & de la frotter d'ail. *Gallien* regardoit encore le remede ſuivant immanquable (*lib. de medic. facilè parabilibus*). Prenez le jaune d'un œuf dur, deux

gros de soufre vif, faites-en un emplâtre avec suffisante quantité de vinaigre.

Les ongles sont ordinairement de la couleur de la peau. Les personnes qui ont la peau vermeille, ont aussi les ongles vermeilles ; & c'est-là, sans doute, leur plus belle couleur. Les Négres ont les ongles noirs, & les personnes qui ont la jaunisse ont les ongles jaunes ; & les ongles deviennent livides, lorsqu'on est prêt d'expirer. C'est pourquoi, si le vice de la couleur des ongles dépend d'un vice dans la masse du sang, d'une maladie ; en détruisant le mal, on rendra aux ongles la couleur qu'ils doivent avoir. Plusieurs causes accidentelles alterent la couleur naturelle des ongles, comme il arrive aux teinturiers, à plusieurs ouvriers, aux gens qui ouvrent des noix vertes. Mais nos remarques ne sont point faites pour ces sortes de personnes ; elles ne sont point assez délicates, & sont rarement occupées du soin de leur beauté. Nous dirons seulement pour l'utilité des personnes qui respectent les Graces, & qui ne veulent point y voir aucune tache, que si leurs doigts & leurs ongles étoient marqués en mangeant des cerneaux, elles les nétoyeront facilement avec tous

les acides végétaux, comme le verjus, le ſuc d'oſeille, le jus de citron, &c.

Quelquefois l'ongle devient noir par une meurtriſſure. Le ſang s'extravaſe deſſous l'ongle qui eſt tranſparent ; & on y apperçoit une tache noire plus ou moins grande, qu'on appelle un pinçon. Pour faire ſortir cette goutte de ſang extravaſé, il faut gratter l'ongle, & l'amincir dans l'endroit ou l'épauchement s'eſt formé. Alors on y appliquera quelque liqueur ſpiritueuſe, ou quelqu'emplâtre qui attirera le petit dépôt qui rend l'ongle difforme. Les taches blanches qu'on voit ſur l'ongle, n'exigent point de remedes, & ſe diſſipent d'elles-mêmes.

# OBSERVATION III.

L'AUTEUR ne parle ici que de la puanteur particuliere des aisselles. Sans doute que dans un ouvrage de pur agrément, il ne pouvoit traiter d'une matiere aussi dégoutante, mais qui est cependant aussi intéressante pour la beauté. Car, comme il a dit lui-même, la beauté doit non-seulement plaire à la vue, mais encore à l'odorat (*tome I*, *p.* 51). Elle est supposée l'assemblage des perfections, & ne doit par conséquent déplaire à aucuns sens. Nous allons donc suppléer ici à ce qui manque au texte de l'ouvrage.

La puanteur peut partir du corps humain, ou des excrémens qui en sortent.

Elle peut provenir de tout le corps, comme on le remarquoit dans celui des femmes de Lemnos, qui exhaloient une odeur si fétide, que leurs maris ne pouvoient en approcher; ou bien elle peut provenir de quelque partie du corps,

comme de la bouche, du nez, des aisselles, des parties honteuses, de la plante des pieds.

Si la puanteur provient de tout le corps, le traitement d'une pareille incommodité ne peut être confié qu'à des personnes intelligentes, qui varieront les remedes suivant l'exigence des cas. Tantôt elles prescriront les bains adoucissans ou aromatiques ; tantôt elles ordonneront les boissons aigrelettes ou acides, ou les sucs des plantes antiscorbutiques. Ces remedes procureront un soulagement notable, lorsqu'ils seront administrés prudemment.

Plusieurs causes peuvent contribuer à rendre l'haleine mauvaise. 1°. La carie des dents, la pourriture des gencives, le peu de soin qu'on a de se laver la bouche. Il faut consulter là-dessus ce qui a été dit dans le *tome II, page 96.* 2°. Les mauvaises dispositions de l'estomac. Alors il faut avoir recours aux purgatifs, aux émétiques ou aux stomachiques. 3°. Quelques maladies particulieres, comme le scorbut, la fievre, la phtysie. Alors, il faut traiter ces maladies avec les remedes convenables pour détruire la puanteur de la bouche. 4°. Un vice inhérent à l'individu :

la plupart des boſſus, par exemple, ont l'haleine forte. Quelques femmes ſentent de la bouche, lorſqu'elles ſont dans leur tems critique. Les vieillards n'ont pas toujours l'haleine auſſi douce que celle des enfans, 5°. Pluſieurs cauſes accidentelles. Le jeûne rend l'haleine mauvaiſe, auſſi-bien qu'une étude trop aſſidue & trop prolongée. L'uſage du mercure & de quelques autres médicamens qui portent à la bouche ; l'uſage de quelques alimens âcres, & qui ont beaucoup de volatile, comme la ciboule, l'ail, les oignons, les porreaux. Si l'on mâche du perſil après avoir mangé de l'ail, il en diſſipe toute l'odeur. Les Romains avoient coutume après leur repas, de mâcher quelques feuilles de laurier, afin que leur haleine ne ſentît pas, ſoit les alimens qu'ils venoient de prendre, ſoit le vin qu'ils venoient de boire. Nous croyons que la coutume introduite parmi nous de boire du ratafiat & des liqueurs ambrées, aromatiques, ſaffranées, a pris auſſi de-là ſon origine. Les perſonnes d'une complexion trop foible, qui ne peuvent pas boire de ces liqueurs, ſans expoſer leur ſanté, pourront tenir dans leur bouche pendant quelque tems un peu de

canelle, de girofle, de coriandre, d'anis, de fleurs d'orange, d'écorce de citron. C'est pour elles, sans doute, qu'on a inventé les dragées, les conserves & les pastilles de différentes odeurs.

Les Latins ont appellé la puanteur des aisselles *hircismus*, parce qu'elle ressemble à la mauvaise odeur qu'exhalent les boucs. Elle est ordinairement engendrée par les soufres volatils de la sueur qui sort de dessous les aisselles, & qui s'échauffe dans ce lieu qui est fort chaud par lui-même. Les personnes négligentes qui laissent croupir cette sueur sont sujettes à exhaler une odeur désagréable. Le meilleur moyen pour prévenir une pareille incommodité, est de changer souvent de linge, afin d'enlever cette sueur qui s'y attache & s'y desséche; & de laver souvent cette partie, soit avec de l'eau simple, soit avec des eaux aromatiques. Nous n'approuvons pas ceux qui se frottent les aisselles avec de l'alun en poudre, ou de l'alun à la violette, & parfumé, pour arrêter cette excrétion qui est absolument nécessaire à la santé. Il en peut résulter les plus grands inconvéniens.

Les Romains, dont nous venons de parler, portoient dessous leurs bras de petits sachets remplis d'aromates. Ils avoient poussé si loin la délicatesse & l'art des parfums, qu'il n'y avoit pas une seule partie du corps humain qui n'eût un parfum destiné particuliérement pour elle. Mais nous pensons que ce moyen n'étoit pas fort efficace pour effacer la puanteur des aisselles. Au contraire, l'odeur des aromates mêlee avec des exhalaisons fétides, devoit augmentet l'infection. Il sera donc beaucoup meilleur de s'en tenir à la propreté & aux soins qu'exige l'entretien de nos corps. Nous remarquerons encore ici que c'est seulement vers l'âge de puberté que la transpiration, qui sort de différentes parties de nos corps, commence à acquérir cette fétidité dont il est ici mention. On ne s'est jamais apperçu que les enfans sentissent mauvais soit des pieds, soit des aisselles. Les boucs ne sentent peut-être aussi mauvais, que parce qu'ils sont les plus lascifs de tous les animaux.

La puanteur des pieds est quelquefois si insupportable, qu'à peine peut-on la soutenir sans se trouver mal. C'est ce qui

arrive

arrive aux perſonnes qui ſuent beaucoup des pieds, qui s'exercent beaucoup, & qui ſont obligées de marcher beaucoup dans les grandes chaleurs. Elles doivent avoir un ſoin particulier de ſe laver les pieds, de renouveller ſouvent leurs chauſſons & toutes leurs chauſſures.

On a parlé dans l'*obſervation IV du tome I*, des bains des pieds. Ils conviendront beaucoup dans ces circonſtances, nous n'en donnerons ici qu'une formule. Prenez vingt livres de leſſive de cendres de lauriers, trois poignées de feuilles de laurier, une poignée de ſouchet, autant de *calamus* aromatique, & de dictame de Créte. Faites bouillir le tout enſemble: paſſez, & ajoutez quatre livres de bon vin. Mettez tremper vos pieds tous les jours pendant une heure dans cette décoction. Au bout de quelques tems vos pieds ne ſeront plus ſujets à exhaler une mauvaiſe odeur. Les Grecs, après de pareilles ablutions, ſe frottoient encore les jambes avec des poudres deſſéchantes, comme la farine de lupins, mêlée avec le ſel, l'origan, le calament mis en poudre. On peut remplir la même indication

avec le son, qu'on aromatisera comme on souhaitera.

L'oséne est un ulcere sordide, caché dans les narines, qui dégénere quelquefois en cancêr. Il répand une odeur si infecte, qu'on le nomme punaisie, & punais ceux qui en sont attaqués. Pour le guérir, on se sert utilement de tabac & de l'onguent de tabac qu'on introduit avec des tentes. On emploie aussi les fumigations vulnéraires & balsamiques, pour dompter un mal aussi dégoutant. Le polype qui croît au fonds du nez, & qui descend quelquefois jusqu'à l'entrée du gosier, gêne non-seulement la respiration, il répand encore une odeur très-disgracieuse quand il est livide. On le guérit par la ligature, l'extirpation & les caustiques. C'est aux médecins à employer l'un de ces moyens, suivant que le cas pourra le requérir. L'enchifrenement & le rhume de cerveau qui procure une évacuation de pituite épaisse de la membrane pituitaire, occasionnent une espece de puanteur dans les narines. Mais ces maladies se dissipent aisément, soit d'elles-mêmes, soit par des remedes appropriés dans ces circonstances.

Les parties honteuſes des hommes ſont toujours enfermées, & celles des femmes ſont toujours expoſées à des purgations indiſpenſables à leur ſexe. Les hommes & les femmes ne peuvent donc guere ſe diſpenſer de fréquentes ablutions, s'ils veulent qu'on ne s'apperçoive pas d'une ſenteur déſagréable en s'approchant d'eux. Ablutions d'autant plus néceſſaires, qu'ils feront plus ſouvent des ſacrifices à la déeſſe des amours. Pour ces ablutions, on ſe ſert d'eau ſimple; d'infuſion de cerfeuil, de pariétaire, de mauve; de vin roſat mêlé avec un peu d'eau de fontaine; de la décoction de roſes, de violettes & de jaſmin; d'eau de riviere, dans laquelle on ajoute un peu d'eau-de-vie de lavande, ou du vinaigre odoriférent.

Des différens excrémens qui répandent une odeur déſagréable, nous ne parlerons ici que de la ſueur. La cauſe de cette odeur déſagréable dépend quelquefois du tempérament; les perſonnes rouſſes, par exemple, ſont ſujettes à ſentir mauvais lorſqu'elles tranſpirent, tandis que d'un autre côté *Plutarque* dit qu'*Alexandre* exhaloit de tout ſon corps une odeur ſi ſuave, que ſes habits en étoient parfumés.

Quelquefois cette odeur dépend du régime de vivre. *Athenée* rapporte, *liv.* 2, que *Moſcus* & *Antimolus*, qui avoient paſſé toute leur vie à ne boire que de l'eau & à ne manger que des figues, ſentoient ſi mauvais, que tout le monde étoit obligé de ſe retirer lorſqu'ils approchoient du bain. Mais le plus ſouvent, cette mauvaiſe odeur dépend de la malpropreté & de la négligence. Il faut donc pour corriger la puanteur qui vient de la tranſpiration, vivre d'un bon régime, & nettoyer ſon corps de toutes les impuretés que la ſueur, en ſe deſſéchant, laiſſe ſur la peau. Les alimens doux & rafraîchiſſans, les boiſſons aigrelettes & tempérantes, l'exercice modéré, les bains fréquens, les frictions ſéches, le linge ſouvent renouvellé, ſont des moyens efficaces pour détruire un pareil vice. A ces moyens, on pourra en joindre encore d'autres, tels que les parfums, les eſſences, les poudres aromatiques; les ſachets, les caſſolettes, les baumes.

# OBSERVATION IV.

IL y a différentes manieres de percer le petit lobe de l'oreille, qui n'eſt qu'un compoſé de peau & de tiſſu graiſſeux. On paſſe derriere l'oreille un bouchon de liége, & on perce avec une aiguille d'argent le petit lobe; enſuite on paſſe dans le trou qui vient d'être fait un petit anneau d'or. Autrefois on engourdiſſoit l'oreille avant que de la percer; mais on a remarqué que cette méthode étoit défectueuſe, en ce qu'elle faiſoit enfler beaucoup l'oreille après l'opération.

On perce encore les oreilles avec une eſpece de lardoire qui eſt armée d'un petit cilyndre de plomb : de ſorte qu'en retirant la lardoire, le plomb reſte dans le lobe de l'oreille. Il réſulte quelques avantages de cette maniere d'opérer. Elle s'exécute plus ponctuellement que la précédente, & l'on n'eſt pas obligé de s'y reprendre à deux fois, pour paſſer dans le

refermer. Mais on y trouve cet inconvénient, que le plomb s'attache plus facilement, & ne tourne pas aussi aisément que l'anneau d'or.

On a inventé un instrument pour percer les deux oreilles à la fois. Cette méthode est sans contredit plus prompte & plus avantageuse que les deux premieres. Après avoir marqué avec de l'encre l'endroit qu'on veut percer, on applique cet instrument.

Un peu d'huile appliqué à la partie qu'on vient de percer, suffit pour guérir la blessure. On dit que le bout de l'oreille gauche percé est plutôt guéri que le droit. C'est pourquoi les dames l'appellent le mâle & l'autre la femelle. Les physiciens après avoir constaté le fait, expliqueront sans doute ce phénomene.

---

# OBSERVATION V.

On peut consulter sur ce détail de philosophie & de métaphysique un livre

qui n'eſt pas beaucoup connu, ſoit parce qu'il eſt fort obſcur, ſoit parce qu'il eſt écrit dans un ſtyle ſuranné. Il eſt intitulé : *l'Art d'embellir, tiré du ſens de ce ſacré paradoxe*, la ſageſſe de la perſonne embellit ſa face, *étendue en toutes ſortes de beautés, & ès moyens de faire que le corps retire en effet embelliſſement des belles qualités de l'ame.* Par le ſieur *de Flurance Rivault*, à Paris en 1608. Voici cependant ce qu'endit *Malherbe.*

Voyant ma Caliſte ſi belle,
Que rien ne s'y peut deſirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût choſe naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être,
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, FLURANCE, ton docte eſcrit
M'ayant fait voir qu'un ſage eſprit
Eſt la cauſe d'un beau viſage.

Ce ne m'eſt plus de nouveauté,
Puiſqu'elle eſt parfaitement ſage :
Qu'elle ſoit parfaite en beauté.

Ce livre eſt partagé en ſix diſcours. Le premier, Traité de la beauté & de la ſageſſe en général. Le ſecond, de la beauté du corps. Le troiſieme, de la beauté de la voix. Le quatrieme, que la ſageſſe eſt la mere des beautés ſpirituelles. Le cinquieme que la ſageſſe eſt mere de la beauté de l'ame humaine. Le ſixieme, que la ſageſſe embellit le corps ; c'eſt ce dont parle ici *Abdeker*. Ceux qui auront aſſez de patience pour lire l'ouvrage de *Flurance*, y trouveront bien des principes écrits dans un ſtyle un peu ſerré; mais ils ne pardonneront pas à l'auteur de s'écarter ſi ſouvent de ſon objet.

*Quin & ſanorum quoque cura, venuſtatis cauſâ, ſuſcipienda eſt.*

HIPPOCRATIS *Coï Præceptiones.*

*FIN.*







